**L’évangile expliqué**

**Cahier 13**

**Marie Madeleine**

Deuxième année de vie publique L4 ; Prépassion L8

**Sommaire**

**Chapitre** **page**

**88**-A Béthanie : « maître, Marie a appelé Marthe »…………05

**92**-Jésus et Marthe à capharnaüm…………………..……….……..10

**94**-Parabole de la brebis perdue…………………………………..….22

**95**-Après avoir rappelé la loi, j’ai fait chanter

l’espérance du pardon……………………………………………....…….28

**96**-Jésus dit à Marthe : « tu as déjà ta victoire en main……43

**97**-Marie-Madeleine dans la maison du Pharisien Simon…49

**98**-Il est beaucoup pardonné à qui aime beaucoup….………55

**99**-Considérations sur la conversion de Marie-Magdeleine……………………………………………………………………..59

**100**-Cela vaut la peine de perdre une amitié pour conquérir une âme………………………………………………………….62

**101**-Marie-Madeleine accompagnée par Marie

parmi les disciples……………………………………………..............…78

**110**-La Mère instruit Marie de Magdala…………………..……..88

**116**-Jésus à Marie-Madeleine : « je te travaillerai

par le feu et sur l’enclume »……………………………………..…….98

**47**-Le sabbat avant l’entrée à Jérusalem.

La Cène de Béthanie…………………………………………..………...110

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

88 – A BETHANIE « MAÎTRE, MARIE A APPELE MARTHE »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus, en compagnie du Zélote, arrive au jardin de Lazare par une belle matinée d’été. L’aurore n’est pas encore à sa fin, aussi tout est frais et riant.

Le jardinier, qui accourt recevoir le Maître, Lui montre un pan de vêtement blanc qui disparaît derrière une haie et il dit: « Lazare va à la tonnelle des jasmins avec des rouleaux qu'il va lire. Je vais l'appeler. »

« Non. J'y vais, seul.» Et Jésus marche rapidement le long d'un sentier bordé d'une haie en fleurs. L'herbette qui est le long de la haie, atténue le bruit des pas, et Jésus, cherche à poser le pied justement sur elle pour arriver à l'improviste devant Lazare.

Il le surprend debout, avec ses rouleaux posés sur une table de marbre, qui prie à haute voix: « Ne me déçois pas, Seigneur. Ce brin d'espérance qui est né dans mon cœur, Toi, fais-le grandir. Donne- moi ce que, par mes larmes, je t'ai demandé dix et cent mille fois. Ce que je t'ai demandé par mes actions, par le pardon, par tout moi-même. Donne-le-moi en échange de ma vie. Donne-le-moi au nom de ton Jésus qui m'a promis cette paix. Peut-il Lui mentir? Dois-je penser que sa promesse a été un vain mot? Que son pouvoir est inférieur à l'abîme de péché qu'est ma sœur? Dis-le-moi, Seigneur, pour que je me résigne par amour pour Toi...»

« Oui, je te le dis!» dit Jésus. Lazare se retourne vivement et crie: « Oh! mon Seigneur! Mais quand es-tu venu?» et il se penche pour baiser le vêtement de Jésus.

« Il y a quelques minutes. »

« Seul ? »

« Avec Simon le Zélote, mais ici, où tu es, je suis venu seul. Je sais que tu dois me dire une *grande* chose. Dis-la-moi donc. »

« Non. Auparavant réponds à la question que j'ai posée à Dieu. Suivant ta réponse, je te la dirai. »

« Dis-la-moi, dis-la-moi, cette *grande* chose. Tu peux la dire...» et Jésus sourit en ouvrant les bras pour l'y inviter.

« Dieu Très-Haut! Mais est-ce vrai ? Toi, alors, tu sais que c'est vrai ?!» et Lazare se réfugie dans les bras de Jésus pour Lui confier sa grande chose.

« Marie a appelé Marthe à Magdala. Et Marthe est partie, inquiète, craignant quelque grand malheur... Et moi, je suis resté seul ici, avec la même crainte. Mais Marthe m'a fait parvenir une lettre par le serviteur qui l'a accompagnée, une lettre qui m'a rempli d'espoir. Regarde, je l'ai ici, sur le cœur. Je la garde là, parce qu'elle m'est plus précieuse qu'un trésor. Ce ne sont que quelques mots, mais je les lis de temps en temps pour être certain qu'ils ont bien été écrits. Regarde...» et Lazare sort de son vêtement un petit rouleau lié par un ruban violet et il le déroule. « Tu vois? Lis, lis à haute voix. Lue par Toi, la chose me paraîtra plus certaine. »

« "Lazare, mon frère. A toi paix et bénédiction. Je suis arrivée rapidement et en bonnes conditions. Et mon cœur n'a plus palpité par la crainte de nouveaux malheurs, parce que j'ai vu Marie, notre Marie, en bonne santé et... dois-je te le dire ? Elle est moins agitée qu'auparavant. Elle a pleuré sur mon cœur, des pleurs interminables... Et puis, à la nuit, dans la pièce où elle m'avait conduite, elle m'a demandé tant et tant de choses sur le Maître. Rien de plus, pour le moment. Mais moi, qui vois le visage de Marie, et qui entends ses paroles, je dis qu'en mon cœur est née l'espérance. Prie, mon frère. Espère. Oh! si c'était vrai! Je reste encore parce que je comprends qu'elle me veut auprès d'elle comme pour être défendue contre la tentation et pour apprendre... Quoi? Ce que nous, nous savons déjà: la bonté infinie de Jésus. Je lui ai parlé de cette femme venue à Béthanie... Je vois qu'elle pense, pense, pense... Il nous faudrait Jésus. Prie. Espère. Le Seigneur soit avec toi',.» Jésus replie le rouleau et le rend.

« Maître... »

« J'y irai. Peux-tu prévenir Marthe qu'elle vienne à ma rencontre à Capharnaüm d'ici quinze jours, au plus ? »

« Oui, je peux, Seigneur. Et moi ? »

« Tu restes ici. Marthe aussi, je la renverrai ici. »

« Pourquoi ? »

« Parce que ceux qui sont rachetés ont une pudeur profonde et rien ne les impressionne plus que l’œil d'un père ou d'un frère. Moi aussi je te dis: "Prie, prie, prie". »

Lazare pleure sur la poitrine de Jésus... Ensuite, après s'être repris, il parle encore de son inquiétude, de ses découragements... « Cela fait presque un an que j'espère... que je désespère... Comme il est long le temps de la résurrection!...» s'écrie-t-il. Jésus le laisse parler, parler, parler... jusqu'à ce que Lazare s'aperçoit qu'il manque aux devoirs de l'hospitalité, et il se lève pour conduire Jésus à la maison. Pour y arriver, ils passent près d'une haie touffue de jasmins en fleurs ; sur leurs corolles en forme d'étoiles bourdonnent des abeilles d'or.

« Ah! J'ai oublié de te dire … Le vieux patriarche que tu m'as envoyé est retourné dans le sein d'Abraham. Maximin l'a trouvé assis ici, la tête appuyée contre cette haie comme s'il s'était endormi près des ruches dont il prenait soin comme si elles avaient été des maisons toutes pleines d'enfants dorés. C'est le nom qu'il donnait aux abeilles. Il paraissait les comprendre et en être compris. Et sur le patriarche endormi dans la paix de sa bonne conscience, quand Maximin le trouva, il y avait un voile précieux de petits corps couleur d'or .Toutes les abeilles étaient posées sur leur ami. Les serviteurs eurent du mal à les détacher de lui. Il était si bon que peut-être il avait un goût de miel... Il était si honnête que peut-être pour les abeilles c'était comme une corolle non contaminée... J'en ai eu du chagrin. J'aurais voulu l'avoir plus longtemps dans ma maison. C'était un juste... »

« Ne le pleure pas. Il est dans la paix et du lieu de la paix il prie pour toi qui as adouci ses derniers jours. Où est-il enterré ? »

« Au fond du verger, encore près de ses ruches. Viens que je t'y conduise... »

Et ils s'en vont par un petit bois de lauriers cireux, vers les ruches d'où arrive un bourdonnement laborieux...

92 – JESUS ET MARTHE A CAPHARNAUM

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

En sueur et couvert de poussière, Jésus, avec Pierre et Jean, rentre dans la maison de Capharnaüm.

Il a à peine mis le pied dans le jardin, se dirigeant vers la cuisine, que le maître de maison l'appelle familièrement en Lui disant : "Jésus, elle est revenue cette dame dont je t'ai parlé à Bethsaïda. Elle est revenue te chercher. Je lui ai dit de t'attendre et je l'ai conduite là-haut dans la chambre du haut."

"Merci, Thomas, j'y vais tout de suite. S'il vient d'autres personnes, fais-les attendre ici." Jésus monte lestement l'escalier sans même enlever son manteau.

Sur la terrasse où l'escalier aboutit, se trouve immobile Marcelle, la servante de Marthe. "Oh ! Notre Maître ! Ma maîtresse est là, à l'intérieur. Elle t'attend depuis tant de jours" dit la femme en s'agenouillant pour vénérer Jésus.

"Je m'y attendais. Je vais tout de suite la trouver. Dieu te bénisse, Marcelle." Jésus lève le rideau qui protège contre la lumière encore violente bien que le crépuscule soit très avancé et enflamme l'air et paraît embraser les maisons blanches de Capharnaüm par la réverbération rouge d'un énorme brasier. Dans la pièce, toute voilée et enveloppée de son manteau, assise près d'une fenêtre, se trouve Marthe. Peut-être regarde-t-elle une anse du lac où plonge une avancée d'une colline boisée. Peut-être ne regarde-t-elle que ses pensées. Elle est sûrement très absorbée au point qu'elle n'entend pas le léger bruit des pas de Jésus qui s'approche. Et elle sursaute quand il l'appelle.

"Oh ! Maître !" s'écrie-t-elle, et elle se jette à genoux, les bras tendus comme pour demander de l'aide, puis elle se penche jusqu'à toucher du front le sol, et elle pleure. "Mais, pourquoi ? Allons, lève-toi ! Pourquoi ce grand chagrin ? As-tu quelque malheur à m'annoncer ? Oui ? Quoi donc ? Je suis allé à Béthanie, tu le sais ? Oui ? Et j'y ai appris de bonnes nouvelles. Maintenant tu pleures... Qu'est-ce qui est arrivé ?" et il la force à s'asseoir sur le siège placé contre le mur et il s'assoit en face d'elle.

"Allons, enlève ton voile et ton manteau, comme je le fais. Tu dois étouffer là-dessous. Et puis je veux voir le visage de cette Marthe troublée pour chasser tous les nuages qui l'assombrissent."

Marthe obéit, toujours en larmes, et l'on voit son visage rougi, aux yeux enflés.

"Et alors ? Je vais t'aider. Marie t'a fait appeler. Elle a beaucoup pleuré, elle a voulu savoir beaucoup de choses sur Moi, et tu as pensé que c'était bon signe, au point que tu as désiré que je vienne pour accomplir le miracle. Et Moi, je suis venu. Et maintenant ? ..."

"Maintenant, plus rien, Maître ! Je me suis trompée. C'est un trop vif espoir qui fait voir ce qui n'est pas... Je t'ai fait venir pour rien... Marie est pire qu'auparavant... Non ! Que dis-je ? C'est une calomnie, je mens. Elle n'est pas pire car elle ne veut plus d'hommes autour d'elle. Elle est différente, mais elle est toujours mauvaise. Elle me semble folle... je ne la comprends plus. Auparavant, au moins, je la comprenais. Mais maintenant ! Qui peut la comprendre, maintenant ?" et Marthe pleure d'un air désolé.

"Allons, calme-toi et dis-moi ce qu'elle fait. Pourquoi est-elle mauvaise ? Elle ne veut donc plus d'hommes autour d'elle, je suppose donc qu'elle vit retirée dans sa maison. Est-ce ainsi ? Oui ? C'est bien, c'est très bien. Elle t'a désirée auprès d'elle, comme pour se défendre de la tentation - ce sont tes paroles - en empêchant les relations coupables, ou même simplement ce qui pourrait amener à de coupables relations, c'est un signe de bonne volonté."

"Tu l'affirmes, Maître ? Crois-tu vraiment qu'il en est bien ainsi ?"

"Mais, bien sûr. En quoi alors te semble-t-elle méchante ? Raconte-moi ce qu'elle fait..."

"Voilà." Marthe, un peu plus rassurée par la certitude de Jésus, parle avec plus d'ordre. "Voilà. Depuis que je suis venue, Marie n'est plus sortie de la maison et du jardin, pas même pour aller en barque sur le lac. Et sa nourrice m'a dit que même auparavant elle ne sortait, pour ainsi dire, plus. C'est depuis la Pâque qu'elle semble avoir commencé de changer. Cependant, avant ma venue, il venait encore des personnes la voir, et elle ne les renvoyait pas toujours. Parfois elle donnait l'ordre de ne laisser entrer personne et cela paraissait un ordre qui devait durer. Puis, elle arrivait à frapperles serviteurs, prise d'une injuste colère lorsque, accourant au vestibule parce qu'elle avait entendu les voix des visiteurs, elle voyait qu'ils étaient déjà partis. Depuis ma venue, elle ne l'a plus fait. Elle m'a dit la première nuit, et c'est pour cela que j'ai tant espéré : "Retiens-moi, attache-moi, mais ne me laisse plus sortir, pour que je ne vois personne d'autre que toi et la nourrice. Car je suis une malade et je veux guérir. Mais ceux qui viennent chez moi, ou qui veulent que j'aille chez eux, sont comme des marais qui donnent la fièvre. Ils me rendent de plus en plus malade. Mais ils sont si beaux, en apparence, ils sont si pleins de fleurs et de chansons, avec des fruits d'aspect agréable que moi je ne sais pas résister car je suis une malheureuse, je suis une malheureuse. Ta sœur est faible, Marthe. Et il y en a qui profitent de ma faiblesse pour me faire faire des choses infâmes auxquelles ne consent pas quelque chose que j'ai en moi. Quelque chose qui me reste de maman, de ma pauvre maman..." et elle pleurait, elle pleurait.

Et voici comment je me suis comportée : avec douceur aux heures où elle est plus raisonnable, avec fermeté aux heures où elle me semble un fauve en cage. Elle ne s'est jamais révoltée contre moi. Et même, après les moments de plus grande tentation, elle vient pleurer à mes pieds, la tête sur mes genoux et elle dit : "Pardonne- moi ! Pardonne-moi !" Et si je lui demande : "Et quoi, ma sœur ? Tu ne m'as pas fait souffrir", elle me répond: "Parce que, tout à l'heure, ou hier soir, quand tu m'as dit : 'Tu ne sortiras pas d'ici' moi, en mon cœur, je t'ai haïe, maudite et j'ai désiré ta mort".

Elle ne te fait pas de la peine, Seigneur ? Mais elle est folle, peut- être ? Son vice l'a rendue folle ? Je pense qu'un amant lui a donné un philtre pour s'en faire une esclave de luxure et que cela lui a monté au cerveau..."

"Non, pas de philtre, pas de folie. C'est autre chose, mais continue."

"Donc, avec moi, elle est respectueuse et obéissante. Les serviteurs aussi, elle ne les a plus maltraités. Mais pourtant, depuis le premier soir, elle n'a plus rien demandé à ton sujet. Même si je parle de Toi, elle fait dévier la conversation, quitte ensuite à rester des heures et des heures sur le rocher où se trouve le belvédère à regarder le lac, jusqu'à en être éblouie et à me demander, à chaque barque qu'elle voit passer : "Tu crois que c'est celle des pêcheurs galiléens ?" Elle ne dit jamais ton Nom ni celui des apôtres, mais je sais qu'elle pense à eux et à Toi dans la barque de Pierre. Et je comprends aussi qu'elle pense à Toi parce que parfois, le soir, quand nous marchons dans le jardin ou quand nous attendons 1'heure du repos, moi en cousant, elle les bras croisés, elle me dit : "C'est donc ainsi qu'il faut *vivre* d'après la doctrine que tu suis ?" Et parfois elle pleure, d'autre fois elle rit d'un rire sarcastique de folle ou de démon.

D'autres fois, elle se détache les cheveux toujours si artistement coiffés, elle en fait deux tresses et se passe un de mes vêtements et elle vient devant moi avec les tresses qui retombent sur les épaules ou ramenées par devant, avec un col montant, pudique, ressemblant à une fillette avec son habit, ses tresses et l'expression de son visage et elle dit encore : "C'est donc ainsi que devrait devenir Marie ?"et parfois aussi elle pleure en baisant ses deux tresses magnifiques, grosses comme le bras et qui retombent jusqu'aux genoux, tout cet or éclatant qui était la gloire de ma mère. D'autres fois, au contraire, elle pousse cet horrible éclat de rire ou bien elle me dit : "Mais regarde, plutôt voici ce que je fais et je quitte le monde" et elle noue ses tresses autour de son cou et les serre jusqu'à en devenir violette comme si elle voulait s'étrangler. D'autres fois, on comprend qu'elle sent plus fortement sa... sa chair, alors elle se plaint ou se fait mal. Je l'ai trouvée qui se frappait férocement le sein, la poitrine et se griffait le visage, qui se frappait la tête contre le mur, et si je lui demandais : "Mais pourquoi fais-tu cela ?" elle se tournait vers moi, bouleversée, féroce en me disant : "Pour me rompre les entrailles et la tête. Les choses nuisibles, maudites, il faut les détruire. Je me détruis"

Et, si je parle de la miséricorde divine, de Toi - en effet, je parle de Toi quand même comme si elle était la plus fidèle de tes disciples et je te jure que parfois j'ai du dégoût à parler ainsi devant elle - elle me répond : "Pour moi, il ne peut y avoir de miséricorde, j'ai dépassé les bornes". Et alors elle est prise par une furie de désespoir, elle crie en se frappant jusqu'au sang : "Mais pourquoi ? Pourquoi, pour moi ce monstre qui me déchire, qui ne me donne pas la paix, qui me porte au mal avec une voix ensorcelante ? Et puis viennent s'y unir les voix qui me maudissent, celle du père, de maman, les vôtres, parce que toi aussi et Lazare, vous me maudissez et Israël me maudit, et ces voix me font devenir folle..."

Moi, alors, quand elle parle ainsi, je réponds : "Pourquoi penses-tu à Israël, ce n'est qu'un peuple, au lieu de penser à Dieu ? Mais puisque tu n'as pas pensé avant à tout piétiner, pense maintenant à passer par dessus tout et à te soucier d'autre chose que le monde, c'est-à-dire de Dieu, de ton père, de ta mère. Et eux ne te maudissent pas si tu changes de vie, mais ils t'ouvrent leurs bras..." Et elle m'écoute, pensive, étonnée comme si je lui racontais une fable irréelle, et puis elle pleure... Mais elle ne répond pas. Parfois, au contraire, elle commande aux serviteurs des vins et des drogues, et elle boit et mange tous ces produits et elle explique : "C'est pour ne pas penser".

Maintenant, depuis qu'elle sait que tu es sur le lac, elle me dit toutes les fois qu'elle s'aperçoit que je viens vers Toi : "Un jour ou l'autre je viendrai, moi aussi " et riant de ce rire qui est une insulte pour elle-même, elle dit pour finir : "Ainsi, au moins, l’œil de Dieu tombera aussi sur le fumier". Mais je ne veux pas qu'elle vienne. Et maintenant, j'attends pour venir que, lassée par la colère, le vin, les larmes, par tout, elle s'endorme épuisée. Aujourd'hui encore je suis partie ainsi de façon à revenir de nuit, avant qu'elle ne se réveille. Voilà ma vie, et maintenant, je n'espère plus...» et ses pleurs, que n'arrête plus la pensée de tout rapporter avec ordre, redoublent plus fortement qu'avant.

"Te souviens-tu, Marthe, de ce que je t'ai dit une fois ? "Marie est une malade" .Tu ne voulais pas le croire. Maintenant, tu le vois. Tu dis qu'elle est folle, elle-même se dit qu'elle est malade de fièvres qui la poussent au péché. Moi, je dis : elle souffre d'une possession démoniaque. C'est toujours une maladie. Ces incohérences, ces furies, ces pleurs, ces désolations, ces élans vers Moi, ce sont les phases de son mal qui, arrivé au moment de la guérison, connaît les crises les plus violentes. Tu fais bien d'être bonne avec elle, tu fais bien d'être patiente, tu fais bien de parler de Moi ! N'éprouve pas de dégoût à dire mon Nom en sa présence. Pauvre âme de ma Marie ! Et pourtant, elle est sortie des mains du Créateur pas différente des autres, de la tienne, de celle de Lazare, de celles des apôtres et des disciples. Elle aussi, je la compte et je la vois parmi les âmes pour lesquelles je me suis fait chair afin d'être Rédempteur. C'est même pour elle, plus que pour toi, pour Lazare, les apôtres et les disciples que je suis venu. Pauvre, chère âme qui souffre, de ma Marie ! De ma Marie empoisonnée par sept poisons en plus du poison originel et universel ! De ma Marie prisonnière ! Mais laisse-la venir à Moi ! Laisse-la respirer ma respiration, entendre ma voix, rencontrer mon regard !... Elle s'appelle : "Fumier"... Oh ! pauvre chère âme ! Des sept démons qu'elle a en elle, le moins fort est celui de l'orgueil ! Mais, rien que pour cela, elle se sauvera !"

"Mais si en sortant elle trouve quelqu'un qui de nouveau la ramène au vice ? Elle-même le craint..."

"Et toujours elle le craindra, maintenant qu'elle est arrivée à avoir la nausée du vice. Mais ne crains pas. Quand une âme a déjà le désir de venir au Bien, qu'elle n'est plus retenue que par l'Ennemi diabolique qui sait qu'il va perdre sa proie, et par l'ennemi personnel du *moi* qui raisonne encore en homme et se juge lui-même en homme, en appliquant à Dieu son jugement pour empêcher l'esprit de dominer le *moi* humain, alors cette âme est déjà forte contre les assauts du vice et des vicieux. Elle a trouvé l'Étoile Polaire et ne dévie plus.

Et également il ne faut plus lui dire : "Et tu n'as pas pensé à Dieu, mais tu penses à Israël ?" C'est un reproche implicite. Il ne faut pas le faire. Elle sort des flammes, elle n'est que plaies. Il ne faut l'effleurer qu'avec les baumes de la douceur, du pardon, de l'espérance...

Laisse-la libre de venir. Tu dois même lui dire quand tu comptes venir, mais ne lui dis pas : "Viens avec moi". Et même, si tu arrives à comprendre qu'elle vient, ne viens pas toi. Reviens, attends-la à la maison. Elle te viendra, frappée par la Miséricorde. Car Moi, je dois lui enlever la force mauvaise qui maintenant la possède et, pendant un certain temps, elle sera comme saignée à blanc, comme une personne à laquelle le médecin a enlevé les os. Mais après, elle ira mieux. Elle sera stupéfaite.

Elle aura un grand besoin de caresses et de silence. Assiste-la comme si tu étais pour elle un second ange gardien, sans te faire entendre. Et si tu la vois pleurer, laisse-la pleurer. Et si tu l'entends se poser des questions, laisse-la faire. Et si tu la vois sourire, puis s'assombrir, et puis sourire avec un sourire qui n'est plus le même, avec un regard changé, avec un visage changé, ne lui pose pas de questions, ne la mets pas en tutelle. Elle souffre plus maintenant pour remonter que quand elle est descendue. Et *elle doit agir par elle-même,* comme par elle-même elle a agi lorsqu'elle est descendue. Elle n'a pas alors supporté vos regards quand vous la voyiez descendre, parce que dans vos yeux il y avait un reproche. Mais maintenant elle ne peut, dans sa honte finalement réveillée, supporter votre regard. Alors elle était plus forte, parce qu'elle avait en elle Satan qui était son maître, et la force mauvaise qui la conduisait et elle pouvait défier le monde, mais pourtant elle n'a pas voulu être vue par vous dans son péché. Maintenant elle n'a plus Satan comme maître. Il est encore son hôte, mais déjà, par sa volonté, Marie lui tient la gorge. Et elle ne m'a pas encore, Moi, et c'est pour cela qu'elle est trop faible. Elle ne peut même pas supporter la caresse de tes yeux fraternels pour son retour au Sauveur. Toute son énergie s'emploie et se dépense pour serrer la gorge du septuple démon. Pour tout le reste, elle est sans défense, nue. Mais Moi, je la revêtirai et la fortifierai.

Va en paix, Marthe. Et demain, dis-lui que je parlerai près du torrent de la Source, ici à Capharnaüm, après le crépuscule. Va en paix ! Va en paix ! Je te bénis. " Marthe est encore perplexe. "Ne tombe pas dans l'incrédulité, Marthe" lui dit Jésus qui l'observe.

"Non, Seigneur, mais je réfléchis... Oh ! donne-moi quelque chose que je puisse donner à Marie pour lui donner un peu de force... Elle souffre tant... et moi j'ai si peur qu'elle ne réussisse pas à triompher du démon !"

"Tu es une enfant ! Marie nous a, toi et Moi. Peux-tu ne pas réussir ? Pourtant, viens et tiens. Donne-moi cette main qui n'a jamais péché, qui a su être douce, miséricordieuse, active, pieuse. Elle a toujours fait des gestes d'amour et de prière. Elle n'est jamais devenue paresseuse. Elle ne s'est jamais corrompue. Voilà, je la tiens dans les miennes pour la rendre plus sainte encore. Lève-la contre le démon, et lui ne la supportera pas. Et prends cette ceinture qui m'appartient. Ne t'en sépare jamais, et chaque fois que tu la verras, dis-toi à toi-même : "Plus forte que cette ceinture de Jésus est la puissance de Jésus et avec elle on vient à bout de tout : démons et monstres. Je ne dois pas craindre". Es-tu contente, maintenant ? Ma paix soit avec toi. Va tranquille."

Marthe le vénère et sort. Jésus sourit en la voyant reprendre sa place dans le char que Marcelle a fait venir à la porte pour aller à Magdala

94 – PARABOLE DE LA BREBIS PERDUE

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus parle à la foule. Monté sur le bord planté d'arbres d'un torrent, il parle à une foule nombreuse répandue dans un champ dont le blé est coupé et qui présente l'aspect désolant des chaumes brûlés par le soleil.

C'est le soir. Le crépuscule descend, mais déjà la lune monte. Une belle et claire soirée d'un début d'été. Des troupeaux rentrent au bercail et le tintement des sonnailles se mêle au chant perçant des grillons ou des cigales, un grand: gri, gri, gri...

Jésus prend la comparaison des troupeaux qui passent. Il dit : « Votre Père est comme un berger attentif. Que fait le bon pasteur ? Il cherche de bons pâturages pour ses brebis, où il n'y a pas de ciguë ni de plantes dangereuses, mais des trèfles agréables, des herbes aromatiques et des chicorées amères mais bonnes pour la santé. Il cherche une place où se trouve en même temps que la nourriture, de la fraîcheur, un ruisseau aux eaux limpides, des arbres qui donnent de l'ombre, où il n'y a pas d'aspics au milieu de la verdure. Il ne se soucie pas de trouver des pâturages plus gras parce qu'il sait qu'ils cachent facilement des serpents aux aguets et des herbes nuisibles, mais il donne la préférence aux pâturages de montagne où la rosée rend l'herbe pure et fraîche, mais que le soleil débarrasse des reptiles, là où l'on trouve un bon air que remue le vent et qui n'est pas lourd et malsain comme celui de la plaine. Le bon pasteur observe une par une ses brebis. Il les soigne si elles sont malades, les panse si elles sont blessées. A celle qui se rendrait malade par gloutonnerie, il élève la voix, à celle qui prendrait du mal à rester dans un endroit trop humide ou trop au soleil, il dit d'aller dans un autre endroit. Si une est dégoûtée, il lui cherche des herbes acidulées et aromatiques capables de réveiller son appétit et les lui présente de sa main en lui parlant comme à une personne amie.

C'est ainsi que se comporte le bon Père qui est aux Cieux avec ses fils qui errent sur la terre. Son amour est la verge qui les rassemble, sa voix leur sert de guide, ses pâturages c'est sa Loi, son bercail, le Ciel.

Mais voilà qu'une brebis le quitte. Combien il l'aimait ! Elle était jeune, pure, candide comme une nuée légère dans un ciel d'avril. Le berger la regardait avec tant d'amour en pensant à tout le bien qu'il pouvait lui faire et à tout l'amour qu'il pourrait en recevoir. Et elle l'abandonne.

Le long du chemin qui borde le pâturage, un tentateur est passé. Il ne porte pas une casaque austère, mais un habit aux mille couleurs. Il ne porte pas la ceinture de peau avec la hache et le couteau suspendus, mais une ceinture d'or d'où pendent des sonnettes au son argentin, mélodieux comme la voix du rossignol, et des ampoules d'essences enivrantes... Il n'a pas le bourdon avec lequel le bon pasteur rassemble et défend les brebis, et si le bourdon ne suffit pas, il est prêt à les défendre avec sa hache ou son couteau et même au péril de sa vie. Mais ce tentateur qui passe a dans les mains un encensoir tout brillant de pierres précieuses d'où s'élève une fumée qui est à la fois puanteur et parfum, qui étourdit comme éblouissent les facettes des bijoux, oh ! Combien faux ! Il va en chantant et laisse tomber des poignées d'un sel qui brille sur le chemin obscur...

Quatre-vingt-dix-neuf brebis le regardent sans bouger.

La centième, la plus jeune et la plus chère, fait un bond et disparaît derrière le tentateur. Le berger l'appelle, mais elle ne revient pas. Elle va, plus rapide que le vent, rejoindre celui qui est passé et, pour soutenir ses forces dans sa course, elle goûte ce sel qui pénètre au dedans et la brûle d'un délire étrange qui la pousse à chercher les eaux noires et vertes dans l'obscurité des forêts. Et, dans les forêts, à la suite du tentateur, elle s'enfonce, elle pénètre, monte et descend et elle tombe... une, deux, trois fois. Et une, deux, trois fois, elle sent autour de son cou l'embrassement visqueux des reptiles, et assoiffée, elle boit des eaux souillées, et affamée, elle mord des herbes qui brillent d'une bave dégoûtante.

Que fait pendant ce temps le bon pasteur ? Il enferme en lieu sûr les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles et puis se met en route et ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'il trouve des traces de la brebis perdue. Puisqu'elle ne revient pas à lui, qui confie au vent ses appels, il va vers elle. Il la voit de loin, enivrée et enlacée par les reptiles, tellement ivre qu'elle ne sent pas la nostalgie du visage qui l'aime, et elle se moque de lui. Et il la revoit, coupable d'être entrée comme une voleuse dans la demeure d'autrui, tellement coupable qu'elle n'ose plus le regarder... Et pourtant le pasteur ne se lasse pas... et il va. Il la cherche, la cherche, la suit, la harcèle. Il pleure sur les traces de l'égarée ; lambeaux de toison ; lambeaux d'âme ; traces de sang ; délits de toutes sortes ; ordures ; témoignages de sa luxure. Il va et la rejoint.

Ah ! Je t'ai trouvée, mon aimée ! Je t'ai rejointe ! Que de chemin j'ai fait pour toi ! Pour te ramener au bercail. Ne courbe pas ton front souillé. Ton péché est enseveli dans mon cœur. Personne, excepté moi qui t'aime, ne le connaîtra. Je te défendrai contre les critiques d'autrui, je te couvrirai de ma personne pour te servir de bouclier contre les pierres des accusateurs. Viens. Tu es blessée ? Oh ! Montre-moi tes blessures. Je les connais, mais je veux que tu me les montres, avec la confiance que tu avais quand tu étais pure et quand tu me regardais moi, ton pasteur et ton Dieu, d'un oeil innocent. Les voilà. Elles ont toutes un nom. Oh ! Comme elles sont profondes ! Qui te les a faites si profondes ces blessures au fond du cœur ? Le Tentateur, je le sais. C'est lui qui n'a ni bourdon ni hache mais qui blesse plus profondément avec sa morsure empoisonnée et, après lui, ce sont les faux bijoux de son encensoir, qui t'ont séduite par leur éclat... et qui étaient un soufre infernal qui se produisait à la lumière pour te brûler le cœur. Regarde combien de blessures, combien de toison déchirée, combien de sang, combien de ronces !

Oh ! Pauvre petite âme illusionnée ! Mais dis-moi : si je te pardonne, tu m'aimeras encore ? Mais dis-moi : si je te tends les bras, tu t'y jetteras ? Mais dis-moi : as-tu soif d'un amour bon ? Et alors : viens et reviens à la vie. Reviens dans les pâturages saints. Tu pleures. Tes larmes mêlées aux miennes lavent les traces de ton péché, et Moi, pour te nourrir, puisque tu es épuisée par le mal qui t'a brûlée, je m'ouvre la poitrine, je m'ouvre les veines et je te dis : "Nourris-toi, mais vis !"

Viens que je te prenne dans mes bras. Nous irons plus rapidement aux pâturages saints et sûrs. Tu oublieras tout de cette heure de désespoir et tes quatre-vingt-dix-neuf sœurs, les bonnes, jubileront pour ton retour. Je te le dis, ma brebis perdue, que j'ai cherchée en venant de si loin, que j'ai retrouvée, que j'ai sauvée, qu'on fait une plus grande fête parmi les bons pour une brebis perdue qui revient que pour les quatre-vingt-dix-neuf justes qui ne se sont pas éloignées du bercail. »

Jésus ne s'est jamais retourné pour regarder vers le chemin qui se trouve derrière Lui et par lequel est arrivée, dans la pénombre du soir, Marie de Magdala, encore très élégante, mais habillée, du moins, et couverte d'un voile foncé qui cache ses traits et ses formes. Mais, quand Jésus arrive à ces paroles : « Je t'ai trouvée, mon aimée », Marie passe la main sous son voile et pleure doucement et sans arrêt. Les gens ne la voient pas car elle est au-delà du talus qui borde le chemin. Il n'y a pour la voir que la lune désormais haute, et l'esprit de Jésus...

95 – «  APRES AVOIR RAPPELE LA LOI J’AI FAIT CHANTER L’ESPERANCE DU PARDON »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus dit :

Dieu est bon. Avec tout le monde, Il est bon. Il ne se sert pas des mesures humaines. Il ne fait pas de différence entre péché et péché mortel. Le péché, quel qu'il soit, l'afflige. Le repentir le rend joyeux et prêt à pardonner. La résistance à la Grâce le rend inexorablement sévère car la Justice ne peut pardonner à l'impénitent *qui meurt en cet état malgré tous les secours qu'il a eus pour se convertir.*

Mais, dans les conversions manquées, il y en a sinon la moitié, au moins quatre sur dix, qui ont pour cause première la négligence de ceux qui sont chargés des conversions, un zèle mal compris et menteur qui est un voile qu'ils mettent sur un *réel* égoïsme et sur leur orgueil qui leur permet de rester tranquilles dans leur propre asile, sans descendre dans la boue pour en arracher un cœur. "Moi, je suis pur, je suis digne de respect. Je ne vais pas là où il y a de la pourriture et où on peut me manquer de respect". Mais celui qui parle ainsi n'a pas lu l'Evangile où ilest dit que le Fils de Dieu alla convertir les publicains et les prostituées, pas seulement les honnêtes gens de l'ancienne Loi ? Mais ne pense-t-il pas celui-là que l'orgueil est une impureté de l'esprit, que le manque de charité est une impureté du cœur? Tu seras vilipendé ? Moi, je l'ai été avant toi et plus que toi, et j'étais le Fils de Dieu. Tu devras mettre ton vêtement au contact de l'impureté ? Et Moi, ne l'ai-je pas touchée de mes mains, cette impureté, pour qu'elle se redresse et que je lui dise : "Marche sur ce nouveau chemin" ?

Ne vous souvenez-vous pas de ce que j'ai dit à vos premiers prédécesseurs ? "Dans n'importe quel cité ou village où vous entrerez, renseignez-vous s'il y a quelqu'un qui le mérite, et *demeurez* près de lui". Cela pour que le monde ne jase pas. Le monde est *trop disposé à voir le mal en toutes choses.* Mais j'ai ajouté : "En entrant ensuite dans les maisons - j'ai dit 'maisons' et non pas 'maison' - saluez en disant : "Paix à cette maison". Si la maison en est digne, la paix viendra sur elle, si elle ne l'est pas, la paix reviendra vers vous !. Cela pour vous enseigner que jusqu'à la preuve *certaine* de l'impénitence, vous devez avoir pour *tous* le même cœur. Et j'ai complété l'enseignement en disant : "Et si quelqu'un ne vous reçoit pas et n'écoute pas vos paroles, en sortant de ces maisons et de ces cités secouez la poussière qui est restée attachée à vos semelles". La fornication, sur les bons que la Bonté aimée avec constance transforme pour ainsi dire en un bloc poli de cristal, n'est que de la *poussière.* Une poussière qu'il suffit de secouer ou de souffler sur elle pour qu'elle s'envole sans laisser de blessure.

Soyez *vraiment* bons, un seul bloc, avec la Bonté éternelle au centre, et aucune corruption ne pourra monter pour vous souiller au-dessus des semelles qui s'appuient sur le sol. L'âme est tellement au-dessus ! L'âme de celui qui est bon et de qui n'est qu'une chose avec Dieu. L'âme est au Ciel. Là n'arrive pas la poussière et la boue, même si elle est lancée avec rancœur contre l'esprit de l'apôtre.

Elle peut atteindre la chair, vous blesser matériellement et moralement en vous persécutant parce que le Mal hait le bien, ou en vous offensant. Et qu'est-ce que cela fait ? N'ai-je pas été offensé, Moi ? N'ai-je pas été blessé ? Mais est-ce que ces coups et ces paroles obscènes ont fait impression sur mon Esprit ? L'ont-ils troublé ? Non. Comme un crachat sur un miroir et comme un caillou lancé contre la pulpe juteuse d'un fruit, ils ont glissé sans pénétrer ou bien ils ont pénétré, mais seulement en surface, sans blesser le germe renfermé dans le noyau, en favorisant, au contraire, la germination car il est plus facile pour le germe de sortir d'une masse entrouverte que de celle qui est entière. C'est en mourant que le grain germe et que l'apôtre devient fécond. En mourant matériellement parfois, en mourant presque journellement au sens métaphorique parce que le *moi* humain n'en est que brisé. Et ce n'est pas la mort : c'est la Vie. C'est le triomphe de l'esprit sur ce qui n'est qu'humain.

Elle est venue à Moi par un caprice d'oisive qui ne sait comment occuper ses heures de loisir. A ses oreilles assourdies par les adulations mensongères de ceux qui la berçaient par des hymnes à la sensualité pour l'avoir comme esclave, à ses oreilles a résonné la voix limpide et sévère de la Vérité. *De la Vérité qui n'a pas peur qu'on la méprise et qu'on la méconnaisse et qui parle en regardant Dieu.* Et comme un carillon un jour de fête, toutes les voix se sont fondues dans la parole. Les voix habituées à résonner dans les cieux, dans le libre azur de l'air, en se propageant par les vallées et les collines, les plaines et les lacs pour rappeler les gloires du Seigneur et ses festivités.

Ne vous rappelez-vous pas le carillon de fête qui, en temps de paix, rendait si gai le jour dédié au Seigneur ? La grosse cloche donnait, avec son battant, le premier son, au nom de la Loi divine. Elle disait : "Je parle au nom de Dieu, Juge et Roi". Mais ensuite les plus petites arpégeaient : "Qui est bon, miséricordieux et patient" jusqu'à ce que la cloche la plus argentine disait d'une voix angélique : "Sa charité pousse au pardon et à la compassion pour vous enseigner que le pardon est plus utile que la rancœur et la compassion que l’inexorabilité. Venez à Celui qui pardonne, ayez foi en Celui qui compatit". Moi aussi, après avoir rappelé la Loi, piétinée par la pécheresse, j'ai fait chanter l'espérance du pardon. Comme une bande soyeuse de vert et d'azur, je l'ai secouée parmi les teintes noires pour y mettre ses paroles réconfortantes.

Le pardon ! La rosée sur la brûlure du coupable. La rosée, ce n'est pas comme la grêle qui frappe comme une flèche, blesse, rebondit et s'en va sans pénétrer, en tuant les fleurs. La rosée descend si légère que même la fleur la plus délicate ne la sent pas se poser sur ses pétales de soie. Mais ensuite, elle en boit la fraîcheur et se restaure. Elle se pose près des racines, sur la glèbe brûlée et la pénètre... C'est une moiteur de larmes, les pleurs des étoiles, les pleurs aimants d'une nourrice sur ses enfants qui ont soif, et qui descend, en les restaurant en même temps que le lait doux et nourrissant. Oh ! Le mystère des éléments qui agissent même quand l'homme repose ou pèche !

Le pardon est comme cette rosée. Il amène avec lui non seule- ment la netteté, mais les sucs vitaux qu'il prend non aux éléments mais aux foyers divins. Puis, après la promesse du pardon, voici la Sagesse qui parle et qui dit ce qui est licite et ce qui ne l'est pas, et rappelle et secoue. Pas par dureté mais, par souci maternel de sauver.

Que de fois votre silex ne se rend-il pas plus impénétrable et plus tranchant envers la Charité qui sur vous, se penche ! ... Que de fois vous vous enfuyez alors qu'Elle vous parle ! ... Que de fois vous vous moquez d'Elle ! Que de fois vous la haïssez ! ... Si la Charité en usait avec vous comme vous le faites avec Elle, malheur à vos âmes ! Au contraire, vous le voyez ! Elle est l'Infatigable Marcheuse qui va à votre recherche. Elle va vous rejoindre même si vous vous enfouissez dans de dégoûtantes tanières.

Pourquoi ai-je voulu aller dans cette maison ? Pourquoi n'y ai-je pas opéré le miracle ? C'est pour enseigner aux apôtres comment ils doivent agir, *en défiant les préventions et les critiques pour accomplir un devoir si élevé qu'il échappe à ces choses du monde.*

Pourquoi ai-je dit à Judas ces paroles? Les apôtres s'en tenaient *beaucoup* à leur tempérament d'hommes. Tous les chrétiens en sont là, même les saints de la terre, à un moindre degré. Quelque chose en survit, même chez ceux qui sont parfaits. Mais les apôtres n'en étaient pas encore là. Leur pensée était pénétrée d'humain. Je les élevais, mais le poids de leur humanité les ramenait en bas. Pour les faire monter toujours plus, je devais mettre sur le chemin de la montée des choses capables d'arrêter leur descente de façon qu'ils s'arrêtent contre elles à réfléchir et prendre du repos pour ensuite monter plus haut que la fois précédente, des choses qui fussent d'un niveau capable de les persuader que Moi j'étais un Dieu. Pour cela des introspections d'âmes, pour cela la victoire sur les éléments, pour cela des miracles, pour cela la transfiguration, la résurrection et des ubiquités.

Je me trouvai sur le chemin d'Emmaüs alors que j'étais au Cénacle et l'heure des deux présences, confrontée entre les apôtres et les disciples, fut une des raisons qui les secoua le plus en les arrachant à leurs biens et en les lançant sur la voie du Christ.

Plus que pour Judas, membre qui couvait déjà en lui la mort, je parlais pour les onze autres. Je devais nécessairement faire briller à leurs yeux que j'étais Dieu, non par orgueil mais parce que c'était nécessaire pour leur formation. J'étais Dieu et Maître. Ces mots indiquaient qui j'étais. Je me suis révélé par une puissance qui dépassait l'humain et j'enseignais une perfection : de ne pas avoir des conversations mauvaises *même en notre intérieur.* Parce que Dieu voit et Dieu doit voir un intérieur pur pour pouvoir y descendre et y faire sa demeure.

Pourquoi *n'ai-je pas* opéré le miracle en cette maison ? Pour faire comprendre à *tous* que la présence de Dieu *exige une ambiance pure,* par respect pour la grandeur de sa majesté. Pour parler sans remuer les lèvres, mais avec une parole plus pénétrante, à l'esprit de la pécheresse et lui dire : "Le vois-tu, malheureuse? Tu es tellement souillée que tout, autour de toi en est souillé, tellement souillé que Dieu ne peut y agir. *Toi, tu es plus souillée que celui-ci* parce que tu renouvelles la faute d'Eve et que tu offres le fruit aux Adams, en les tentant et en les enlevant à leur devoir. Toi, ministre de Satan".

Pourquoi, cependant, je ne veux pas qu'elle soit appelée "satan" par la mère angoissée ? *Parce qu'aucune raison ne justifie l'insulte et la haine.* La première nécessité *qui s'impose et la première condition pour avoir Dieu avec nous, c'est de n'avoir pas de rancœur et de savoir pardonner.* La deuxième nécessité, *c'est de* *savoir reconnaître qu'en nous aussi et en ce qui est nôtre il y a de la culpabilité. Ne pas voir seulement les fautes d'autrui.* La troisième nécessité, *c’est de* *savoir se conserver reconnaissants et fidèles après avoir eu la grâce, par justice envers l'Eternel.* Malheureux ceux qui, après avoir obtenu la grâce, sont pires que des chiens et ne se souviennent pas de leur Bienfaiteur, alors que le chien s'en souvient !

Je n'ai pas dit une parole à Marie-Magdeleine. Comme si elle avait été une statue, je l'ai regardée un instant, et puis je l'ai laissée. Je suis revenu aux "vivants" que je voulais sauver. Elle, matière morte comme et davantage qu'une statue de marbre, je l'ai enveloppée d'une négligence *apparente.* Mais je n'ai pas dit une parole ni fait un acte qui n'eût pas pour principal but sa pauvre âme que je voulais racheter. Et ma dernière parole : "Moi, je n'insulte pas. N'insulte pas. Prie pour les pécheurs. Rien d'autre" comme une guirlande de fleurs que l'on forme, elle est allée se souder à la première que j'avais dite sur la montagne : "Le pardon est plus utile que la rancœur, et la compassion plus que l'inexorabilité". Et elles l'ont enfermée, la pauvre malheureuse, dans un cercle velouté, frais, parfumé de bonté, en lui faisant sentir combien l'amoureux service de Dieu est différent de l'esclavage féroce de Satan, combien est suave le parfum céleste en comparaison de la puanteur de la faute et combien il est reposant d'être *aimé saintement* plutôt que d'être possédé *sataniquement.*

Voyez comme le Seigneur est modéré dans ses volontés. Il n'exige pas des conversions foudroyantes. Il ne prétend pas à l'absolu d'un cœur. Il sait attendre. Il sait se contenter. Et pendant qu'il attend que celle qui est perdue retrouve le chemin, que la folle retrouve la raison, il se contente de ce que peut Lui donner la mère bouleversée. Je lui demande seulement : "Peux-tu pardonner ?" Combien d'autres choses j'aurais eu à lui demander, pour la rendre digne du miracle si j'avais jugé comme les hommes! Mais je mesure *divinement* vos forces. Pour cette pauvre mère bouleversée, c'était déjà beaucoup d'arriver à pardonner, et je ne lui demande que cela à cette heure. Après, lui ayant rendu son fils, je lui dis: "Sois sainte et rends sainte ta maison". Mais pendant qu'elle est bouleversée, je ne lui demande que le pardon pour la coupable. On ne doit pas *tout* exiger de celui qui peu avant, était dans le néant des ténèbres. Cette mère serait ensuite venue à la lumière totale et, avec elle, l'épouse et les enfants. Sur le moment, à ses yeux aveuglés par les larmes, il fallait faire arriver le crépuscule de la Lumière : le pardon, l'aube du jour de Dieu.

De ceux qui étaient présents - je ne compte pas Judas, je parle des gens accueillis à cet endroit, pas de mes disciples - un seul ne serait pas venu à la Lumière. Ces défaites accompagnent les victoires de l'apostolat. Il y a toujours quelqu'un pour qui l'apôtre se fatigue vainement. Mais elles ne doivent pas, ces défaites, faire perdre courage. L'apôtre ne doit pas prétendre *tout* obtenir. Contre lui existent des forces adverses qui portent une foule de noms et qui, comme les tentacules des pieuvres, ressaisissent la proie qu'il leur avait arrachée. Le mérite de l'apôtre reste le même. Malheureux l'apôtre qui dit : " Je sais que là je ne pourrai convertir, et donc je n'y vais pas". Celui-là est un apôtre sans valeur.

Il faut y aller même s'il y en a qu'un sur mille qui se sauvera. La journée de l'apôtre sera fructueuse pour ce seul homme, comme elle le serait pour mille. Car il aura fait tout ce qu'il pouvait, et c'est cela que Dieu récompense. Il faut aussi penser que là où l'apôtre ne peut faire de conversions parce que celui qu'on doit convertir est trop accaparé par Satan et que les forces de l'apôtre sont insuffisantes pour l'effort demandé, Dieu peut intervenir. Et alors ? Qui est plus que Dieu ?

Autre chose que *doit* absolument pratiquer l'apôtre, c'est l'amour. L'amour *manifeste.* Pas seulement l'amour secret des cœurs fidèles. Cela suffit pour les frères qui sont bons. Mais l'apôtre est un ouvrier de Dieu, et il ne doit pas se borner à prier : il doit agir. Qu'il agisse avec amour, un grand amour. La rigueur paralyse le travail de l'apôtre et le mouvement des âmes vers la Lumière. Pas de rigueur, mais de l'amour.

L'amour, c'est le vêtement d'amiante que les flammes des mauvaises passions ne peuvent attaquer. L'amour vous sature d'essences préservatrices qui empêchent la pourriture humano-satanique de pénétrer en vous. Pour conquérir une âme, il faut savoir l'aimer. Pour conquérir une âme, il faut l'amener à aimer. Aimer le Bien en repoussant tous ses pauvres amours de péché.

*J'ai voulu* l'âme de Marie. Et comme pour toi, petit Jean, je ne me suis pas borné à parler de ma chaire de Maître. Je suis descendu la chercher sur les chemins du péché. Je l'ai poursuivie et persécutée de mon amour. Douce persécution ! Je suis entré, Moi la Pureté, où elle était, elle l'Impureté.

Je n'ai pas redouté le scandale, ni pour Moi ni pour les autres. Le scandale ne pouvait entrer en Moi parce que j'étais la Miséricorde, et celle-ci pleure sur les fautes mais ne s'en scandalise pas. Malheureux le pasteur qui se scandalise et qui se retranche derrière ce paravent pour abandonner une âme ! Ne savez-vous pas que les âmes se relèvent plus facilement que les corps et que la parole de *pitié* et *d'amour* qui dit : "Ma sœur, relève-toi, pour ton bien" opère souvent le miracle ? Je ne craignais pas le scandale d'autrui. Aux yeux de Dieu, mon action était justifiée. Aux yeux des bons, elle était comprise. L’œil malveillant en qui fermente la malice qui se dégage d'un intérieur corrompu, *n'a aucune valeur.* Il trouve des fautes même en Dieu. Il ne voit de parfait que lui-même. Je ne m'en souciais donc pas.

Voici les trois conditions du salut d'une âme : *Être d'une grande intégrité* pour pouvoir parler sans crainte d'être réduit au silence. Parler à toute une foule, de façon que notre parole apostolique qui s'adresse à elle qui se groupe autour de la barque mystique aille, par des ondulations qui s'étendent, toujours plus loin, jusqu'à la rive boueuse où sont couchés ceux qui stagnent dans la boue et ne se soucient pas de connaître la Vérité.

C'est le premier travail àfaire pour briser la croûte de la glèbe dure et la préparer aux semailles. C'est le travail plus sévère, pour celui qui l'accomplit et pour celui qui le supporte parce que la parole doit, comme le soc tranchant, blesser pour ouvrir. Et en vérité je vous dis que le cœur de l'apôtre qui est bon se blesse et saigne par la souffrance de devoir blesser pour ouvrir. Mais cette douleur aussi est féconde. C'est par le sang et les pleurs de l'apôtre que devient fertile la glèbe inculte.

Seconde qualité : *Travailler même là où quelqu'un,* qui comprendrait mal sa mission, *s'enfuirait.* Se briser en s'efforçant d'arracher : l'ivraie, le chiendent et les épines pour mettre à nu le terrain labouré et faire briller sur lui, comme un soleil, la puissance de Dieu et sa bonté, et en même temps en qualité de juge et de médecin être sévère et pourtant plein de pitié, s'arrêtant pour attendre, pour donner le temps aux âmes de surmonter la crise, de réfléchir, de décider.

Troisième point : *Dès que l'âme qui dans le silence s'est repentie,* en pleurant et en méditant ses erreurs, *ose venir timidement* vers l'apôtre, craignant d'être chassée, que l'apôtre ait un cœur *plus grand* que la mer, *plus doux qu'un cœur de* *maman,* plus énamouré qu'un cœur d'époux et qui *l'ouvre tout grand* pour en faire couler des flots de tendresse.

Si vous avez Dieu en vous, Dieu qui est Charité, vous trouverez facilement les paroles de charité qu'il faut dire aux âmes. Dieu parlera en vous et par vous et comme le miel qui coule d'un rayon, comme le baume qui coule d'une ampoule, l'amour ira sur les lèvres brûlées et dégoûtées, ira aux esprits blessés et sera soulagement et remède. Faites que les pécheurs vous aiment, vous, docteurs des âmes. Faites qu'elles goûtent la saveur de la Charité céleste et en deviennent anxieuses de ne plus chercher d'autre nourriture. Faites qu'elles éprouvent en votre douceur un tel soulagement qu'elles le cherchent pour toutes leurs blessures.

Il faut que votre charité écarte d'eux toute crainte parce que, comme le dit l'épître que tu as lue aujourd'hui : "La crainte suppose le châtiment. Celui qui craint n'est pas parfait en charité". Mais ne l'est pas non plus celui qui fait craindre. Ne dites pas : "Qu'as-tu fait ?" Ne dites pas : "Va-t-en". Ne dites pas : "Tu ne peux pas goûter l'amour bon". Mais dites, dites en mon nom: "Aime et je te pardonne". Mais dites: "Viens, les bras de Jésus sont ouverts". Mais dites: "Goûte ce Pain angélique et cette Parole et oublie la poix d'enfer et le mépris de Satan". Faites-vous bêtes de somme pour les faiblesses d'autrui. L'apôtre doit porter son fardeau et celui d'autrui en même temps que ses croix et celles d'autrui. Et, quand vous venez à Moi chargés des brebis blessées, rassurez-les, ces brebis errantes, et dites : "Tout est oublié à partir de maintenant"; dites : "N'aie pas peur du Sauveur. Il est venu du Ciel pour toi, exprès pour toi. Je ne suis que le pont pour te conduire à Lui qui t'attend, outre le canal de l'absolution pénitentielle, pour t'amener à ses pâturages saints, dont le commencement est ici sur la terre, mais continuent ensuite, dans une Beauté éternelle qui nourrit et charme, dans les Cieux".

96 – JESUS DIT A MARTHE : « TU AS DEJA TA VICTOIRE EN MAIN »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus va monter dans la barque. C'est une claire aurore d'été qui effeuille les roses sur le crêpe de soie du lac, quand survient Marthe avec sa servante. « Oh! Maître! Écoute-moi pour l'amour de Dieu.»

Jésus redescend sur la rive et dit aux apôtres: « Allez m'attendre près du torrent. Entre temps, préparez tout pour la mission vers Magedan. La Décapole aussi attend la parole. Allez. »

Et pendant que la barque se détache et prend le large, Jésus marche à côté de Marthe, respectueusement suivie par Marcelle.

Ils s'éloignent ainsi du pays en cheminant sur la rive qui, tout de suite après une bande de sable, déjà mélangée de rares herbes sauvages, se couvre de végétation et quitte la ligne horizontale pour grimper en donnant l'assaut aux pentes qui se mirent dans le lac.

Quand ils ont rejoint un endroit solitaire, Jésus dit en souriant : « Que veux-tu me dire ? »

« Oh ! Maître... cette nuit peu après la fin de la seconde veille, Marie est revenue à la maison. Ah ! Mais j'oubliais de te dire qu'elle m'avait dit à sexte, pendant que nous mangions : "Te déplairait-il de me prêter un de tes habits et un manteau ? Ils seront un peu courts, mais je laisserai le vêtement flou et je descendrai le manteau..." Je lui ai dit : "Prends ce que tu veux, ma sœur" et le cœur me battait très fort parce que, auparavant, dans le jardin, j'avais dit en parlant à Marcelle : "Au crépuscule; il faut être à Capharnaüm car le Maître parle à la foule ce soir" et j'avais vu Marie sursauter, changer de couleur, ne sachant plus rester en place, mais elle allait et venait seule comme une âme en peine, agitée, sur le point de décider... et ne sachant pas encore ce qu'accepter, ce que repousser.

Après le repas, elle est allée dans ma chambre et elle a pris le vêtement le plus sombre que j'avais, le plus modeste, elle l'a essayé et a prié la nourrice de descendre tout l'ourlet parce que l'habit était trop court. Elle avait essayé de le faire par elle- même, mais avait reconnu en pleurant : " Je ne sais plus coudre, j'ai oublié tout ce qui est utile et bon..." et elle m'a jeté les bras autour du cou en me disant : "Prie pour moi". Elle est sortie seule, au crépuscule... Comme j'ai prié pour qu'elle ne rencontre personne qui l'empêche de venir ici, pour qu'elle comprenne ta parole, pour qu'elle réussisse à étrangler définitivement le monstre qui la rend esclave... Regarde : j'ai ajouté à ma ceinture ta ceinture bien serrée sous l'autre, et quand je sentais la pression du cuir dur sur ma taille qui n'est pas habituée aux ceintures si rigides, je disais : "Lui est plus fort que tout".

Et puis, avec le char on a vite fait, puis nous sommes venues, Marcelle et moi. Je ne sais si tu nous as vues dans la foule... Mais quelle douleur, quelle épine dans le cœur, en ne voyant pas Marie ! Je pensais : "Elle a regretté, elle est revenue à la maison. Ou bien... ou bien elle s'est enfuie, ne pouvant plus résister à mon autorité qu'elle avait réclamée". Je t'écoutais et je pleurais sous mon voile. Ces paroles paraissaient faites pour elle... et elle ne les entendait pas ! Je pensais ainsi, moi qui ne la voyais pas. Je suis revenue à la maison découragée. C'est vrai. Je t'ai désobéi parce que tu m'avais dit : "Si elle vient, attends-la à la maison". Mais considère mon cœur, Maître ! C'était ma sœur qui venait vers Toi ! Est-ce que je pouvais n'être pas là pour la voir près de Toi ? Et puis !... Tu m'avais dit: "Elle sera brisée". Je voulais être près d'elle, tout de suite pour la soutenir...

J'étais agenouillée en larmes et en prière dans ma chambre et la seconde veille était finie depuis longtemps quand elle est rentrée. Si doucement que je ne l'ai entendue que quand elle est tombée sur moi, me serrant étroitement dans ses bras et disant : "C'est vrai tout ce que tu dis, sœur bénie. Et même c'est beaucoup plus que tu ne dis. Sa miséricorde est beaucoup plus grande. Oh ! Ma Marthe ! Tu n'as plus besoin de me retenir ! Tu ne me verras plus cynique et désespérée ! Tu ne m'entendras plus dire : 'Pour ne pas penser !' Maintenant je veux penser, je sais à quoi penser. A la Bonté faite chair. Tu as prié, ma sœur, certainement tu as prié pour moi. Mais tu as déjà ta victoire en main. Ta Marie qui ne veut plus pécher, qui renaît maintenant, la voilà. Regarde-la bien en face, car c'est une nouvelle Marie au visage lavé par les pleurs de l'espérance et du repentir. Tu peux me baiser, sœur pure. Il n 'y a plus de traces d'amour honteux sur mon visage. Il a dit qu'il aime mon âme, car c'est à elle et d'elle qu'il parlait. La brebis perdue, c'était moi. Il a dit, écoute si je dis bien. Tu la connais la manière de parler du Sauveur..." et elle m'a répété, mais parfaitement, ta parabole.

Elle est si intelligente, Marie ! Bien plus que moi. Elle sait se rappeler. Ainsi, je t'ai entendu deux fois. Si sur tes lèvres ces paroles étaient saintes et adorables, sur les siennes, elles étaient pour moi saintes, adorables et aimables car c'étaient les lèvres d'une sœur, de ma sœur retrouvée, revenue au bercail familial qui me les disaient. Nous sommes restées embrassées, assises sur la natte du sol, comme quand nous étions petites et que nous restions ainsi dans la chambre de maman ou bien près du métier où elle tissait ou brodait ses splendides étoffes. Nous sommes restées ainsi, nous n'étions plus séparées par le péché et il me semblait que maman aussi était présente par son esprit. Nous avons pleuré sans douleur et même avec tant de paix ! Nous nous embrassions heureuses... Et puis Marie, fatiguée par le chemin qu'elle avait fait à pied, par l'émotion de tant de choses, s'est endormie dans mes bras et, avec l'aide de la nourrice, je l'ai couchée sur mon lit... et je l'ai quittée pour accourir ici... » et Marthe baise les mains de Jésus, radieuse.

« Je te dis, Moi aussi, ce que t'a dit Marie : "Tu as ta victoire en main". Va et sois heureuse. Va en paix. Aie une conduite toute de douceur et de prudence avec celle qui vient de renaître. Adieu, Marthe. Fais-le savoir à Lazare, qui là-bas se tourmente. »

« Oui, Maître. Mais Marie, quand viendra-t-elle avec nous, les disciples?» "

Jésus sourit et dit : « Le Créateur a fait la création en six jours, et le septième, Il s'est reposé. »

« Je comprends. Il faut avoir de la patience... »

« Patience, oui. Ne pas soupirer. C'est une vertu, cela aussi. La paix à vous, femmes. Nous nous reverrons bientôt » et Jésus les quitte pour aller vers le lac où la barque attend près de la rive.

97 – MARIE-MAGDELEINE DANS LA MAISON DU PHARISIEN SIMON

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Je vois une salle très riche. Un riche lampadaire à becs multiples est suspendu au milieu et il est tout allumé. Aux murs, des tapis très beaux, des sièges ornés de marqueterie et incrustés d'ivoire et de lames précieuses, et aussi des meubles très beaux.

Au milieu, une grande table carrée, mais formée de quatre tables réunies. La table est certainement disposée de cette manière pour les nombreux convives (tous des hommes) et elle est couverte de très belles nappes et de riche vaisselle. Il y a de nombreuses amphores et des coupes précieuses et les serviteurs se déplacent tout autour, apportant des plats et versant des vins. Au milieu du carré, il n'y a personne. Je vois le très beau dallage, sur lequel se reflète la lumière du lampadaire à huile. A l'extérieur, par contre, il y a de nombreux lits-sièges tous occupés par des convives.

Il me semble me trouver dans l'angle à moitié obscur situé au fond de la salle, près d'une porte qui est grande ouverte à l'extérieur, mais qui est en même temps fermée par un lourd tapis ou tapisserie qui pend de son architrave.

Du côté le plus éloigné de la porte, se trouve le maître de maison avec les invités de marque. C'est un homme âgé, vêtu d'une ample tunique blanche serrée à la taille par une ceinture brodée. L'habit a aussi au cou, au bord des manches et du vêtement lui-même, des bandes de broderies appliquées comme si c'étaient des rubans brodés ou des galons, si on préfère les appeler ainsi. Mais la figure de ce petit vieux ne me plaît pas. C'est un visage méchant, froid, orgueilleux et avide.

A l'opposé, en face de lui, se trouve mon Jésus. Je le vois de côté, je dirais presque par derrière. Il a son vêtement blanc habituel, des sandales, les cheveux séparés en deux sur le front et longs comme toujours.

Je remarque que Lui et tous les convives ne sont pas allongés comme je croyais qu'on l'était sur ces lits-sièges, c'est-à-dire perpendiculairement à la table, mais parallèlement. Dans la vision des noces de Cana, je n'avais pas fait beaucoup attention à ce détail, j'avais vu qu'ils mangeaient appuyés sur le coude gauche, mais il me semblait qu'ils n'étaient pas couchés parce que les lits étaient moins luxueux et beaucoup plus courts. Ceux-ci sont de vrais lits, ils ressemblent aux divans modernes, à la mode turque.

Jésus a Jean pour voisin, et comme Jésus s'appuie sur le coude gauche (comme tout le monde) il en résulte que Jean se trouve encastré entre la table et le corps du Seigneur, arrivant avec son coude gauche à l'aine du Maître, de manière à ne pas le gêner pour manger et à lui permettre aussi, s'il le veut, de s'appuyer confidentiellement sur sa poitrine.

Il n'y a pas de femmes. Tout le monde parle, et le maître de maison s'adresse de temps en temps à Jésus avec une familiarité pleine d'affectation et une condescendance manifeste. Il est clair qu'il veut Lui montrer, et montrer à tous ceux qui sont présents, qu'il Lui a fait un grand honneur de l'inviter dans sa riche maison, Lui, pauvre prophète que l'on juge aussi un peu exalté...

Je vois que Jésus répond avec courtoisie, paisiblement. Il sourit de son léger sourire à ceux qui l'interrogent, il sourit d'un sourire lumineux si celui qui Lui parle, ou même seulement le regarde, est Jean.

Je vois se lever la riche tapisserie qui couvre l'embrasure de la porte et entrer une femme jeune, très belle, richement vêtue et soigneusement coiffée. La chevelure blonde très épaisse fait sur sa tête un véritable ornement de mèches artistement tressées. Elle semble porter un casque d'or tout en relief, tellement la chevelure est fournie et brillante. Elle a un vêtement dont je dirais qu'il est très excentrique et compliqué si je le compare à celui que j'ai toujours vu à la Vierge Marie. Des boucles sur les épaules, des bijoux pour retenir les froncis en haut de la poitrine, des chaînettes d'or pour dessiner la poitrine, une ceinture avec des boucles d'or et des pierres précieuses. Un vêtement provocant qui fait ressortir les lignes de son très beau corps. Sur la tête un voile si léger... qu'il ne voile rien. Ce n'est qu'une parure, c'est tout. Aux pieds, de très riches sandales avec des boucles d'or, des sandales de cuir rouge avec des brides entrelacées aux chevilles. Tous, sauf Jésus, se retournent pour la regarder. Jean l'observe un instant, puis il se tourne vers Jésus. Les autres la fixent avec une visible et mauvaise gourmandise. Mais la femme ne les regarde pas du tout et ne se soucie pas du murmure qui s'est élevé à son entrée et des clins d’œil de tous les convives, excepté Jésus et le disciple. Jésus fait voir qu'il ne s'aperçoit de rien, il continue de parler en terminant la conversation qu'il avait engagée avec le maître de maison.

La femme se dirige vers Jésus et s'agenouille près des pieds du Maître. Elle pose par terre un petit vase en forme d'amphore très ventrue, enlève de sa tête son voile en détachant l'épingle précieuse qui le retenait fixé aux cheveux, elle enlève les bagues de ses doigts et pose le tout sur le lit-siège près des pieds de Jésus, ensuite elle prend dans ses mains les pieds de Jésus d'abord celui de droite, puis celui de gauche et en délace les sandales, les dépose sur le sol, puis elle Lui baise les pieds en sanglotant et y appuie son front, elle les caresse et ses larmes tombent comme une pluie qui brille à la lumière du lampadaire et qui arrose la peau de ces pieds adorables.

Jésus tourne lentement la tête, à peine, et son regard bleu sombre se pose un instant sur la tête inclinée. Un regard qui absout. Puis il regarde de nouveau vers le milieu. Il la laisse libre dans son épanchement.

Mais les autres, non. Ils plaisantent entre eux, font des clins d’œil, ricanent. Et le pharisien se met assis un moment pour mieux voir et son regard exprime désir, contrariété, ironie. C'est de sa part la convoitise pour la femme, ce sentiment est évident. Il est fâché d'autre part qu'elle soit entrée si librement, ce qui pourrait faire penser aux autres que la femme est... une habituée de la maison. C'est enfin un coup d’œil ironique à Jésus...

Mais la femme ne fait attention à rien. Elle continue de verser des larmes abondantes, sans un cri. Seulement de grosses larmes et de rares sanglots. Ensuite elle dénoue ses cheveux en en retirant les épingles d'or qui tenaient en place sa coiffure compliquée et elle pose aussi ces épingles près des bagues et de la grosse épingle qui maintenait le voile. Les écheveaux d'or se déroulent sur les épaules. Elle les prend à deux mains, les ramène sur sa poitrine et les passe sur les pieds mouillés de Jésus, jusqu'à ce qu'ils soient secs. Puis elle plonge les doigts dans le petit vase et en retire une pommade légèrement jaune et très odorante. Un parfum qui tient du lys et de la tubéreuse se répand dans toute la salle. La femme y puise largement, elle étend, elle enduit, baise et caresse.

Jésus, de temps en temps, la regarde avec une affectueuse pitié. Jean, qui s'est retourné étonné en entendant les sanglots, ne peut détacher le regard du groupe de Jésus et de la femme. Il regarde alternativement l'Un et l'autre.

Le visage du pharisien est de plus en plus hargneux. J'entends ici les paroles connues de l'Évangile et je les entends dites *sur un ton* et accompagnées d'un *regard* qui font baisser la tête au vieillard haineux.

J'entends les paroles d'absolution adressées à la femme qui s'en va en laissant ses bijoux aux pieds de Jésus. Elle a enroulé son voile autour de sa tête en y enserrant le mieux possible sa chevelure défaite. Jésus, en lui disant : « Va en paix », lui pose un instant la main sur sa tête inclinée, mais avec une extrême douceur.

98 – « IL EST BEAUCOUP PARDONNE A QUI AIME BEAUCOUP »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus maintenant me dit : « Ce qui a fait baisser la tête au pharisien et à ses amis, et ce que l'Évangile ne rapporte pas, ce sont les paroles que mon esprit, par mon regard, ont dardé et enfoncé dans cette âme sèche et avide. J'ai répondu avec beaucoup plus de force que je ne l'aurais fait par des paroles car rien ne m'était caché des pensées des hommes. Et lui m'a compris dans mon langage muet qui était encore plus lourd de reproche que ne l'auraient été mes paroles.

Je lui ai dit : "Non, ne fais pas d'insinuations malveillantes pour te justifier à tes propres yeux. Moi, je n'ai pas ta passion vicieuse. Cette femme ne vient pas à Moi poussée par la sensualité. Je ne suis pas comme toi, ni comme sont tes semblables. Elle vient à Moi parce que mon regard et ma parole, entendue par pur hasard, ont éclairé son âme où la luxure avait créé les ténèbres. Et elle vient parce qu'elle veut vaincre la sensualité et elle comprend, la pauvre créature, qu'à elle seule, elle n'y arriverait jamais. C'est l'esprit qu'elle aime en Moi, rien que l'esprit qu'elle sent surnaturellement bon. Après tant de mal qu'elle a reçu de vous tous, qui avez exploité sa faiblesse pour vos vices, en la payant ensuite par les coups de fouet du mépris, elle vient à Moi parce qu'elle se rend compte qu'elle a trouvé le Bien, la Joie, la Paix, qu'elle avait inutilement cherchés parmi les pompes du monde. Guéris-toi de cette lèpre de l'âme, pharisien hypocrite, sache avoir une juste vision des choses. Quitte l'orgueil de ton esprit et la luxure de ta chair. *Ce sont des lèpres plus fétides que les lèpres corporelles.* De cette dernière, mon toucher peut vous guérir parce que vous me faites appel pour elle, *mais de la lèpre de l'esprit non, parce que de celle-là vous ne voulez pas guérir parce qu'elle vous plaît.* Elle, elle le veut. Et voilà que je la purifie, que je l'affranchis des chaînes de son esclavage. La pécheresse est morte. Elle est là, dans ces ornements qu'elle a honte de m'offrir pour que je les sanctifie en les consacrant à mes besoins et à ceux de mes disciples, pour les pauvres que je secours avec le superflu d'autrui, *parce que Moi, Maître de l'univers, je ne possède rien, maintenant que je suis le Sauveur de l'homme.* Elle est là, dans ce parfum répandu sur mes pieds, humiliée comme ses cheveux, sur cette partie du corps que tu as négligé de rafraîchir avec l'eau de ton puits après tant de chemin que j'ai fait pour t'apporter la lumière, à toi aussi. La pécheresse est morte. Et Marie est revenue à la vie, redevenue belle comme une fillette pure par sa vive douleur, par la sincérité de son amour. Elle s'est lavée dans ses larmes. En vérité je te dis, ô pharisien, qu'entre celui qui m'aime dans sa jeunesse pure et celle-ci qui m'aime dans le sincère regret d'un cœur qui renaît à la Grâce, Moi je ne fais pas de différence, et à celui qui est Pur et à la Repentie je confie la charge de comprendre ma pensée comme nul autre, et celle de donner à mon Corps les derniers honneurs et le premier salut (je ne compte pas le salut particulier de ma Mère) quand je serai ressuscité". Voilà ce que je voulais dire par mon regard au pharisien. Mais à toi, je fais remarquer une autre chose, *pour ta joie et la joie d'un grand nombre.* A Béthanie aussi, Marie répéta le geste qui marqua l'aube de sa rédemption. Il y a des gestes personnels qui se répètent et qui traduisent une personne comme son style. Des gestes uniques. Mais, comme il était juste, à Béthanie le geste est moins humilié et plus confiant dans sa respectueuse adoration.

Marie a beaucoup cheminé depuis l'aube de sa rédemption. Beaucoup. L'amour l’a entraînée comme un vent rapide vers les hauteurs et en avant. L'amour l'a brûlée comme un bûcher, détruisant en elle la chair impure et en rendant maître souverain en elle un esprit purifié. Et Marie, différente dans sa dignité de femme retrouvée, comme différente dans son vêtement, simple maintenant comme celui de ma Mère, dans sa coiffure, dans son regard, dans sa contenance, dans sa parole, toute *nouvelle,* a une nouvelle manière de m'honorer par le même geste. Elle prend le dernier de ses vases de parfum, mis en réserve pour Moi, et me le répand sur les pieds, *sans pleurer, avec un regard que rendent joyeux l'amour et la certitude d'être pardonnée et sauvée, et sur la tête.* Elle peut bien me faire cette onction et me toucher maintenant la tête, Marie, *le repentir et l'amour l'ont purifiée avec le feu des séraphins et elle est un séraphin.*

*Dis-le à toi-même, ô Maria, ma petite "voix", dis-le aux âmes. Va, dis-le aux âmes qui n'osent pas venir à Moi parce qu'elles se sentent coupables. Il est beaucoup, beaucoup, beaucoup pardonné à qui aime beaucoup. A qui m'aime beaucoup.* Vous ne savez pas, pauvres âmes, comme vous aime le Sauveur ! Ne craignez rien de Moi. Venez. *Avec confiance. Avec courage.* Je vous ouvre mon Cœur et mes bras

Souvenez-vous-en toujours : "*Je ne fais pas de différence entre celui qui m'aime avec une pureté intacte et celui qui m'aime avec le sincère regret d'un cœur qui renaît à la Grâce". Je suis le Sauveur. Souvenez-vous-en toujours.*

Va en paix. Je te bénis.

99 – CONSIDERATIONS SUR LA CONVERSION DE MARIE-MAGDELEINE

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

# Ce soir, ensuite, mon Jésus me dit en souriant :

Toujours, ô Maria, je viens quand quelqu'un "applique son cœur à comprendre". Je ne suis pas un Dieu dur et sévère. Je suis la Miséricorde vivante, et plus rapide que la pensée, je viens vers celui qui se tourne vers Moi.

Même pour la pauvre Marie de Magdala, si plongée dans son péché, je suis venu rapidement avec mon esprit *dès que j'ai senti s'élever en elle le désir de comprendre. Comprendre la lumière de Dieu et son état de ténèbres.* Et pour elle, je me suis fait Lumière.

Je parlais à beaucoup de gens ce jour-là, mais en vérité je parlais pour elle seule. Je ne voyais qu'elle qui s'était approchée, poussée par la fougue d'une âme qui se révoltait contre la chair qui la tenait assujettie. Je ne voyais qu'elle avec son pauvre visage en détresse, avec son sourire contraint qui cachait, sous une apparence de sécurité et de joie trompeuse qui était un défi au monde et à elle-même, sa grande peine intérieure. Je ne voyais qu'elle, bien plus enserrée par les ronces que la brebis égarée de la parabole, elle qui se noyait dans le dégoût de sa vie venu à la surface comme ces vagues profondes qui amènent avec elles l'eau du fond.

Je n'ai pas dit de grandes paroles, ni abordé un sujet indiqué pour elle, pécheresse bien connue, pour ne pas la mortifier et pour ne pas la contraindre à fuir, à rougir d'elle-même ou à venir. Je l'ai laissée tranquille. J'ai laissé ma parole et mon regard descendre en elle et y fermenter pour faire de cette impulsion d'un moment, son glorieux avenir de sainte. J'ai parlé par une de mes plus douces paraboles : un rayon de lumière et de bonté qui se répandait justement pour elle. Et, ce soir-là, alors que je mettais le pied dans la maison du riche orgueilleux chez qui ma parole ne pouvait fermenter en gloire future parce que tuée par l'orgueil pharisaïque, je savais déjà qu'elle serait venue après avoir tant pleuré dans la pièce où elle avait péché et qu'à la lumière de ses pleurs était déjà décidé son avenir.

Les hommes, brûlés par la luxure, en la voyant entrer ont tressailli en leur chair et ont laissé pénétrer le soupçon en leur pensée. Tous l'ont désirée, sauf les deux "purs" du banquet : Jean et Moi. Tous ont cru qu'elle venait, poussée par un de ces probables caprices qui, vraie possession démoniaque, la jetaient dans des aventures imprévues. *Mais Satan était désormais vaincu.* Et tous ont pensé, envieux, en voyant qu'elle ne se tournait pas vers eux, qu'elle venait pour Moi.

L'homme salit toujours même les choses les plus pures quand il est seulement homme de chair et de sang. Seuls les purs voient juste parce qu'il n'y a pas en eux de péché pour troubler la pensée. Mais que l'homme ne comprenne pas, cela ne doit pas effrayer, Maria. Dieu comprend et cela suffit pour le Ciel.

*La gloire qui vient des hommes n'augmente pas d'un gramme la gloire qui est le sort des élus dans le Paradis.* Souviens-t’en toujours. La pauvre Marie de Magdala a toujours été mal jugée dans ses bonnes actions. Elle ne l'avait pas été dans ses mauvaises actions parce que c'étaient des bouchées de luxure offertes aux vicieux. Critiquée et mal jugée à Naïm, dans la maison du pharisien, critiquée et accablée de reproches à Béthanie, dans sa maison.

Mais Jean, qui dit une grande parole, donne la clef de cette dernière critique: *"Judas... parce qu'il était voleur". Moi je dis: "Le pharisien et ses amis parce qu'ils étaient luxurieux".* Voilà, vois- tu ? L'avidité de la sensualité, l'avidité de l'argent élèvent la voix pour critiquer une bonne action. Les bons ne critiquent pas. *Jamais.* Ils comprennent.

Mais, je le répète, peu importe les critiques du monde. Ce qui importe, c'est le jugement de Dieu.

100 – « CELA VAUT LA PEINE DE PERDRE UNE AMITIE POUR CONQUERIR UNE AME

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus se trouve sur le chemin qui du lac de Méron, va vers celui de Galilée. Il y a avec Lui le Zélote et Barthélemy, et ils semblent attendre près d'un torrent, réduit à un filet d'eau qui pourtant nourrit des plantes touffues, les autres qui arrivent de deux côtés différents.

La journée est torride, et pourtant beaucoup de gens ont suivi les trois groupes qui ont dû prêcher à travers les campagnes en acheminant les malades vers le groupe de Jésus et en parlant de Lui à ceux qui sont en bonne santé. Un grand nombre de miraculés forment un groupe heureux assis parmi les arbres, et en eux la joie est telle qu'ils ne sentent même pas l'ennui de la chaleur, de la poussière, de la lumière éblouissante, toutes choses qui ne mortifient pas qu'un peu tous les autres.

Quand le groupe dirigé par Jude Thaddée arrive le premier près de Jésus, apparaît avec évidence la fatigue de ceux qui le forment et de ceux qui le suivent. En dernier lieu vient le groupe dirigé par Pierre où se trouvent beaucoup de gens de Corozaïn et de Bethsaïda.

« Nous avons travaillé, Maître, mais il faudrait qu'il y ait plusieurs groupes... Tu vois. Aller au loin, ce n'est pas possible à cause de la chaleur. Et alors, comment faire ? On dirait que le monde s'agrandisse au fur et à mesure que nous travaillons davantage, en éparpillant les pays et en allongeant les distances. Je ne m'étais jamais rendu compte que la Galilée était si grande. Nous n'en travaillons qu'un coin, tout juste un coin, et nous n'arrivons pas à l'évangéliser, tant elle est vaste et si nombreux sont ceux qui ont besoin de Toi et qui te désirent » soupire Pierre.

« Ce n'est pas que le monde s'agrandisse, Simon » répond le Thaddée. « C'est que s'étend la notoriété de notre Maître. »

« Oui, c'est vrai. Regarde combien de gens. Certains nous suivent depuis ce matin. Aux heures les plus chaudes, nous nous sommes réfugiés dans un bois, mais même maintenant que le soir approche, la marche est pénible. Et ces pauvres gens sont beaucoup plus loin de leurs maisons que nous. Si cela continue d'augmenter ainsi, je ne sais pas comment nous ferons... » dit Jacques de Zébédée.

« En octobre les bergers viendront aussi » dit André pour le réconforter.

« Hé ! Oui ! Les bergers, les disciples, c'est bien ! Mais ils ne servent que pour dire : "Jésus est le Sauveur. Il est ici". Rien de plus » répond Pierre.

« Mais, au moins, les gens sauront où le trouver. Maintenant, au contraire ! Nous venons ici, et eux accourent ici; pendant qu'ils viennent ici, nous allons ailleurs et eux doivent nous courir après. Et avec des enfants et des malades, ce n'est pas bien pratique. »

Jésus parle : « Tu as raison, Simon-Pierre. J'ai Moi aussi compassion de ces âmes et de ces foules. Pour beaucoup, ne pas me trouver à un moment donné, ce peut être une cause irréparable de malheur. Regardez comme ils sont las et troublés ceux qui n'ont pas encore la certitude de ma Vérité, et comme ils sont affamés ceux qui ont déjà goûté ma parole et ne savent plus s'en passer, et nulle autre parole ne les contente plus. Ils semblent des brebis sans berger qui errent ici et là sans trouver quelqu'un pour les conduire et les nourrir. J'y pourvoirai, mais vous, vous devez m'aider. De toutes vos forces, spirituelles, morales et physiques. Ce n'est plus en groupes nombreux, mais deux par deux que vous devez savoir aller. Et j'enverrai deux par deux les meilleurs des disciples. C'est que la moisson est vraiment grande. Oh ! Cet été, je vous préparerai à cette grande mission. Pour Tamuz, nous serons rejoints par Isaac avec les meilleurs disciples. Et je vous préparerai. Vous n'y suffirez pas encore, car si la moisson est vraiment grande, les ouvriers en revanche sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la terre qu'il envoie beaucoup d'ouvriers à sa moisson »

« Oui, mon Seigneur. Mais cela ne changera pas beaucoup la situation de ceux qui te cherchent » dit Jacques d'Alphée.

« Pourquoi, mon frère ? »

« Parce qu'ils ne cherchent pas seulement la doctrine et la parole de Vie, mais aussi la guérison de leurs langueurs, de leurs maladies, de toutes leurs infirmités que la vie ou Satan apportent à la partie inférieure ou supérieure de leur être. Et cela, il n 'y a que Toi qui puisses le faire, parce qu'en Toi il y a la Puissance. »

« Ceux qui sont un avec Moi arriveront à faire ce que je fais et les pauvres seront secourus dans toutes leurs misères. Mais vous n'avez pas encore en vous ce qu'il faut pour le faire. Essayez de vous surpasser vous-mêmes, de fouler vos tendances humaines pour faire triompher l'esprit. Assimilez non seulement ma parole mais son esprit, c'est-à-dire sanctifiez-vous par elle et ensuite vous pourrez tout. Et maintenant allons leur dire ma parole puisqu'ils ne veulent pas s'en aller sans que je leur aie donné la parole de Dieu. Et ensuite nous retournerons à Capharnaüm. Là aussi il y a des gens qui attendent... »

« Seigneur, mais est-ce vrai que Marie de Magdala t'a demandé pardon dans la maison du pharisien ? »

« C'est vrai, Thomas. »

« Et tu le lui as donné ? » demande Philippe.

« Je le lui ai donné. »

« Mais tu as mal fait ! » s'écrie Barthélemy.

« Pourquoi ? Elle avait un repentir sincère et méritait le pardon. »

« Mais tu ne devais pas le lui donner dans *cette* maison, publiquement... » Lui reproche l'Iscariote.

« Mais je ne vois pas en quoi je me suis trompé. »

« En ceci : tu sais ce que sont les pharisiens, combien d'arguties ils ont en tête, comme ils te surveillent, comme ils te calomnient, comme ils te haïssent. Il y en avait un, à Capharnaüm, qui était un ami et c'était Simon. Et tu appelles dans sa maison une prostituée pour profaner sa maison et scandaliser l'ami Simon. »

« Je ne l'ai pas appelée, Moi. Elle y est venue. Ce n'était pas une prostituée, c'était une repentie. Cela change beaucoup. *Si on n'avait pas de dégoût de l'approcher avant et de toujours la désirer,* même en ma présence, maintenant qu'elle n'est plus une chair mais une âme, on ne doit pas avoir de dégoût de la voir entrer pour s'agenouiller à mes pieds et pleurer, en s'accusant, s'humiliant dans une humble confession publique que renferment ces pleurs. Simon le pharisien a eu sa maison sanctifiée par un grand miracle : "la résurrection d'une âme". Sur la place de Capharnaüm, il y a maintenant cinq jours, il me demandait: "Tu as fait ce seul miracle ?" et il répondait lui-même : "Certainement pas" et il avait un grand désir d'en voir un. Je le lui ai donné. Je l'ai choisi pour être le témoin, le paranymphe de ces fiançailles de l'âme avec la Grâce. Il doit en être fier. »

« Au contraire, il en est scandalisé. Peut-être tu as perdu un ami. »

« J'ai trouvé une âme. Cela vaut la peine de perdre l'amitié d'un homme, sa pauvre amitié d'homme, pour rendre à une âme l'amitié avec Dieu. »

« C'est inutile. Avec Toi, on ne peut obtenir une réflexion humaine. Nous sommes sur la terre, Maître ! Rappelle-le-toi. Et ce sont les lois et les idées de la terre qui prédominent. Tu agis suivant la méthode du Ciel, tu te meus dans ton Ciel que tu as dans le cœur, tu vois tout à travers les clartés du Ciel. Mon pauvre Maître ! Comme tu es divinement incapable de vivre parmi nous qui sommes pervers ! » Judas l'Iscariote l'embrasse, admiratif et désolé, disant pour terminer : « Et je m'en afflige, parce que tu te crées tant d'ennemis par excès de perfection. »

« Ne t'en afflige pas, Judas. Il est écrit qu'il en est ainsi. Mais comment sais-tu que Simon est offensé ? »

« Il n'a pas dit qu'il est offensé, mais à Thomas et à moi, il a fait comprendre que ce n'est pas une chose à faire. Tu ne devais pas l'inviter dans sa maison, où il n'entre que des personnes honnêtes. »

« Bien ! Pour l'honnêteté des gens qui vont chez Simon, n'en parlons pas » dit Pierre.

« Et je pourrais dire que la sueur des prostituées a coulé plusieurs fois sur le dallage, sur les tables, et ailleurs chez Simon le pharisien » dit Mathieu.

« Mais pas publiquement » réplique l'Iscariote.

« Non, avec une hypocrisie attentive à le cacher. »

« Tu vois qu'il change alors. »

« C'est un changement aussi l'entrée d'une prostituée qui entre pour dire : "Je laisse mon péché infâme" au lieu de celle qui entre pour dire : "Me voici à toi pour accomplir ensemble le péché". »

« Mathieu a raison » disent-ils tous.

« Oui il a raison. Mais eux ne pensent pas comme nous et il faut en venir à des compromis avec eux, s'adapter à eux pour les avoir comme amis. »

« *Cela jamais, Judas. En matière de vérité, d'honnêteté, de conduite morale, il n'y a pas d'adaptation ni de compromis»* dit Jésus d'une voix de tonnerre. Et il termine : « Du reste, je sais que j'ai bien agi, et en vue du bien. Cela suffit. Allons congédier ces gens fatigués. »

Et il s'en va vers ceux qui, éparpillés sous les arbres, regardent dans sa direction, anxieux de l'entendre.

« La paix à vous tous qui, pendant des stades et à la canicule, êtes venus entendre la Bonne Nouvelle. En vérité je vous dis que vous commencez à comprendre ce qu'est le Royaume de Dieu, combien précieuse est sa possession et combien il est heureux de lui appartenir. Et pour vous toute fatigue perd la valeur qu'elle a pour les autres, parce que l'âme commande en vous et dit à la chair : "Réjouis-toi que je t'accable. C'est pour ton bonheur que je le fais. Quand tu seras réunie à moi, après la résurrection finale, tu m'aimeras dans la mesure où je t'ai piétinée et tu verras en moi ton second sauveur". N'est-ce pas ce que dit votre esprit ? Mais bien sûr qu'il le dit ! Vous maintenant vous basez vos actions sur l'enseignement de mes paraboles lointaines. Mais maintenant je vous donne d'autres lumières pour vous rendre toujours plus énamourés de ce Royaume qui vous attend et dont la valeur est sans mesure.

Écoutez : Un homme était allé par hasard dans un champ pour prendre du terreau et le porter dans son jardin. Voilà qu'en creusant avec fatigue la terre dure, il trouve sous une couche de terre un filon de métal précieux. Que fait alors cet homme ? Il recouvre de terre sa découverte. Il n'hésite pas à travailler davantage encore, car la découverte en vaut la peine. Et puis, il va chez lui, rassemble toutes ses richesses en argent et en objets, et ces derniers il les vend pour avoir beaucoup d'argent. Puis il va trouver le propriétaire du champ et lui dit : "Ton champ me plaît. Combien en veux-tu ?" "Mais il n'est pas à vendre" dit l'autre. Mais l'homme offre une somme toujours plus forte, disproportionnée avec la valeur du champ et il finit par décider le propriétaire qui pense : "Cet homme est fou ! Mais puisqu'il l'est, j'en profite. Je prends la somme qu'il m'offre. Ce n'est pas de l'usure, puisque c'est lui qui veut me la donner. Avec elle je m'achèterai au moins trois autres champs, et plus beaux" et il vend, convaincu d'avoir fait une affaire merveilleuse. Mais, au contraire, c'est l'autre qui fait une bonne affaire, car il se prive d'objets qu'un voleur peut emporter ou que l'on peut perdre ou consommer, et il se procure un trésor qui, parce qu'il est vrai, naturel, est inépuisable. Cela vaut donc la peine qu'il sacrifie ce qu'il a, pour cette acquisition, en restant pendant quelque temps avec la seule possession du champ, mais en réalité, il possède pour toujours le trésor qui y est caché.

Vous, vous l'avez compris et vous faites comme l'homme de la parabole. Quittez les richesses éphémères pour posséder le Royaume des Cieux. Vous les vendez aux imbéciles de ce monde, les leur cédez, acceptez qu'on se moque de vous pour ce qui, aux yeux du monde, paraît une sotte manière d'agir. Agissez ainsi, toujours, et un jour votre Père qui est dans les Cieux, avec joie vous donnera votre place dans le Royaume.

Retournez dans vos maisons avant que vienne le sabbat et, pendant le jour du Seigneur, pensez à la parabole du trésor qu'est le Royaume céleste. La paix soit avec vous. »

Les gens s'éparpillent lentement sur les routes et les sentiers de campagne pendant que Jésus s'en va en direction de Capharnaüm dans le soir qui descend.

Il y arrive en pleine nuit. Ils traversent en silence la ville silencieuse au clair de la lune qui est la seule lampe qui existe pour les ruelles obscures et mal pavées. Ils entrent en silence dans le petit jardin à côté de la maison, croyant que tout le monde est au lit.

Mais, au contraire, une lampe luit dans la cuisine et trois ombres, rendues mobiles par le mouvement de la flamme, se projettent sur le muret blanc du four qui est tout près.

« Il y a des gens qui t'attendent, Maître. Mais cela ne peut pas aller ainsi ! Maintenant je vais leur dire que tu es trop fatigué. Monte sur la terrasse en attendant. »

« Non, Simon. Je vais à la cuisine. Si Thomas a retenu ces personnes, c'est signe qu'il y a un motif sérieux. »

Mais, pendant ce temps, ceux qui sont à l'intérieur ont entendu le chuchotement et Thomas, le propriétaire de la maison, vient sur le seuil.

« Maître, il y a la dame habituelle. Elle t'attend depuis hier au coucher du soleil. Elle est avec un serviteur » et puis, à voix basse : « Elle est très agitée. Elle pleure sans arrêt... »

« C'est bien. Dis-lui de venir en haut. Où a-t-elle dormi ? »

« Elle ne voulait pas dormir, mais finalement elle s'est retirée pour quelques heures vers l'aube, dans ma chambre. Le serviteur, je l'ai fait dormir dans un de vos lits. »

« C'est bien, il y dormira encore cette nuit et toi, tu dormiras dans le mien. »

« Non, Maître. J'irai sur la terrasse, sur des nattes. Je dormirai aussi bien. »

Jésus monte sur la terrasse. Voilà Marthe qui monte, elle aussi. « La paix à toi, Marthe. »

Un sanglot Lui répond.

« Tu pleures encore ? Mais n'es-tu pas heureuse ? » De la tête Marthe fait signe que non. « Mais pourquoi, donc? ..; »

Une longue pause, pleine de sanglots. Enfin, dans un gémissement : « Depuis plusieurs soirs, Marie n'est plus revenue. Et on ne la trouve pas. Ni moi, ni la nourrice, ni Marcelle, ne la trouvons... Elle était sortie en commandant le char. Elle était très bien mise... Oh ! Elle n'avait pas voulu remettre mon vêtement !... Elle n'était pas à moitié nue, elle en a encore de ceux-ci, mais elle était très provocante dans ce... Et elle avait pris avec elle or et parfums... et elle n'est plus revenue. Elle a renvoyé le serviteur aux premières maisons de Capharnaüm en disant. "Je reviendrai avec une autre compagnie". Mais elle n'est plus revenue. Elle nous a trompés ! Ou bien elle s'est sentie seule, peut-être tentée... ou il lui est arrivé malheur... Elle n'est plus revenue... » Et Marthe se glisse à genoux, en pleurant la tête appuyée sur l'avant bras qu'elle a mis sur un tas de sacs vides.

Jésus la regarde et dit lentement, avec assurance, *dominateur :* « Ne pleure pas. Marie est venue à Moi il y a trois soirs. Elle m'a parfumé les pieds, elle a mis à mes pieds tous ses bijoux. Elle s'est consacrée ainsi, et pour toujours, en prenant place parmi mes disciples. Ne la dénigre pas en ton cœur. Elle t'a surpassée. »

« Mais où, où est alors ma sœur ? » crie Marthe en relevant son visage bouleversé. « Pourquoi n'est-elle pas revenue à la maison ? Elle a peut-être été attaquée ? Elle a peut-être pris une barque et elle s'est noyée ? Peut-être un amant qu'elle a repoussé l'a enlevée ? Oh ! Marie ! Ma Marie ! Je l'avais retrouvée et je l'ai tout de suite perdue ! » Marthe est vraiment hors d'elle. Elle ne pense plus que ceux qui sont en bas peuvent l'entendre. Elle ne pense plus que Jésus peut lui dire où est sa sœur. Elle se désespère sans plus réfléchir à rien.

Jésus la prend par les poignets et la force à rester tranquille, à l'écouter, la dominant de sa haute taille et de son regard magnétique. « Assez ! Je veux que tu aies foi en mes paroles. Je veux que tu sois généreuse. Tu as compris ? » Il ne la laisse que quand Marthe s'est un peu calmée.

« Ta sœur est allée goûter sa joie, s'entourant d'une solitude sainte, parce qu'elle a en elle la pudeur super-sensible de ceux qui sont rachetés. Je te l'ai dit à l'avance. Elle ne peut supporter le regard doux, mais inquisiteur des parents sur son nouveau vêtement d'épouse de la Grâce. Et ce que je te dis est toujours vrai. Tu dois me croire. »

« Oui, Seigneur, oui. Mais ma Marie a été trop, trop au pouvoir du démon. Il l'a reprise tout d'un coup, il... »

« Il se venge sur toi de la proie qu'il a perdue pour toujours. Dois-je donc voir que toi, la courageuse, tu deviens sa proie pour une frayeur folle et sans raison d'être ? Dois-je voir qu'à cause d'elle qui maintenant croit en Moi, tu perds la belle foi que je t'ai toujours connue ? Marthe ! Regarde-moi bien. Écoute-moi. N'écoute pas Satan. Ne sais-tu pas que quand il est obligé d'abandonner sa proie par une victoire que Dieu remporte sur lui, il se met tout de suite à agir, cet inlassable bourreau des êtres, cet inlassable voleur des droits de Dieu, pour trouver d'autres proies ? Ne sais-tu pas que ce sont les tortures d'une tierce personne, qui résiste aux assauts parce qu'elle est bonne et fidèle, qui affermissent la guérison d'un autre esprit ? Ne sais-tu pas que rien n'est isolé de tout ce qui arrive et existe dans la création, mais que tout suit une loi éternelle de dépendances et de conséquences qui fait qu'une action de quelqu'un a des répercussions naturelles et surnaturelles très étendues ? Tu pleures ici, toi tu connais ici le doute atroce et tu restes fidèle à ton Christ même à cette heure de ténèbres. Là-bas, dans un endroit voisin que tu ne connais pas, Marie sent se dissoudre le dernier doute sur l'infinité du pardon qu'elle a obtenu. Ses pleurs se changent en sourire et ses ombres en lumière. C'est ton tourment qui l'a conduite là où se trouve la paix, là où les âmes se régénèrent auprès de la Génératrice sans tache; auprès de celle qui est tellement Vie qu'elle a obtenu de donner au monde le Christ qui est la Vie. Ta sœur est chez ma Mère ! Oh ! ce n'est pas la première qui rentre sa voile dans ce port paisible après que le doux rayon de la vivante Etoile Marie l'a appelée sur ce sein d'amour, par l'amour muet et actif de son Fils ! Ta sœur est à Nazareth. »

« Mais comment y est-elle allée, ne connaissant pas ta Mère, ta maison ?... Seule... Pendant la nuit... Ainsi... Sans moyens... Avec ce vêtement... Un si long chemin... Comment ? »

« Comment ? Comme 1'hirondelle fatiguée va au nid natal traversant mers et montagnes, triomphant des tempêtes, des nuages et des vents contraires. Comme vont les hirondelles aux lieux de leur hivernage, par un instinct qui les guide, par une tiédeur qui les invite, par le soleil qui les appelle. Elle aussi est accourue vers le rayon qui l'appelle... vers la Mère universelle. Et nous la verrons revenir à l'aurore, heureuse... sortie pour toujours des ténèbres, avec une Mère à son côté, la mienne, et pour n'être jamais plus orpheline. Peux-tu croire cela ? »

« Oui, mon Seigneur. » Marthe est comme fascinée. En effet Jésus a été un dominateur. Grand, debout, et pourtant légèrement incliné au-dessus de Marthe agenouillée, il a parlé lentement d'un ton pénétrant, comme pour passer dans la disciple bouleversée. Peu de fois je l'ai vu avec cette puissance pour persuader par sa parole quelqu'un qui l'écoute. Mais à la fin, quelle lumière, quel sourire sur son visage !

Marthe le reflète par un sourire et une lumière plus apaisée sur son propre visage.

« Et maintenant va te reposer, en paix. » Et Marthe Lui baise les mains et descend rassérénée…

101 – MARIE-MAGDALEINE ACCOMPAGNEE PAR MARIE PARMI LES DISCIPLES

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

« Il y aura peut-être de la tempête aujourd'hui, Maître. Tu vois ces bandes couleur de plomb qui arrivent de derrière l'Hermon ? Et tu vois comme le lac se plisse ? Et tu sens les souffles de la tramontane qui alternent avec les chaudes bouffées du sirocco. Des tourbillons, signe évident de tempête. »

« Dans combien de temps, Simon ? »

« Avant la fin de l'heure de prime. Regarde comme les pêcheurs se hâtent de revenir. Ils sentent le lac qui menace. Sous peu lui aussi aura la couleur du plomb, puis de la poix et puis viendra la furie. »

« Mais il semble si calme ! » dit Thomas incrédule.

« Toi, tu connais l'or, et moi je connais l'eau. Ce sera comme je dis. Ce n'est même pas une tempête imprévue. Elle se prépare avec des signes évidents. L'eau est calme en surface, à peine ce crêpe qui semble une plaisanterie. Mais, si tu étais en barque ! Tu sentirais comme des milliers de chiquenaudes qui heurtent la carène et secouent étrangement la barque. L'eau bout déjà en dessous. Attends que le ciel donne le signal, et tu verras ensuite !... Laisse la tramontane se mêler au sirocco ! Et puis !... Ohé, les femmes ! Rentrez ce que vous avez étendu et mettez vos bêtes à l'abri. Il va bientôt pleuvoir des pierres et de l'eau à pleins seaux. »

En effet le ciel devient de plus en plus verdâtre avec des traînées couleur d'ardoise par l'arrivée continuelle de bandes de nuages qui semblent être vomies par le grand Hermon. Elles repoussent l'aurore de la direction d'où elle venait, comme si l'heure revenait vers la nuit au lieu d'avancer vers le midi. Seule une éclaircie continue de fuir en oblique de derrière le barrage des nuages couleur de poix et envoie un irréel coup de pinceau jaune-vert sur la cime d'une colline au sud-ouest de Capharnaüm. Le lac a déjà perdu sa couleur d'azur pour prendre une couleur bleue foncée, et les premières écumes entre les vagues petites, brisées, semblent d'une blancheur irréelle sur le fond obscur de l'eau. Sur le lac, il n’y a plus une barque. Les hommes se hâtent d'échouer les barques et de ramener les filets, les paniers, les voiles et les rames ou, si ce sont des paysans, de débarquer leurs denrées, d'assurer les pieux et les cordages, de renfermer les bêtes dans les étables. Les femmes hâtent d'aller à la fontaine avant qu'il ne pleuve, ou bien rassemblent les enfants levés avec le soleil et les font rentrer àla maison, et ferment les portes, soucieuses comme des mères poules, qui sentent arriver la grêle.

« Simon, viens avec Moi. Appelle le serviteur de Marthe et appelle Jacques, mon frère. Prends une grosse toile, grosse et large. Deux femmes sont sur la route et il faut aller à leur rencontre. »

Pierre le regarde, curieux, mais obéit sans perdre de temps.

Et, sur la route, alors qu'en courant ils traversent le pays en allant vers le sud, Simon demande : « Mais qui sont-elles ? »

« Ma Mère et Marie de Magdala. »

La surprise est telle que Pierre s'arrête un moment comme cloué au sol et il dit : « Ta Mère et Marie de Magdala ?!!! Ensemble ?!!! » Puis il se remet à courir parce que Jésus ne s'arrête pas et que ne s'arrêtent pas Jacques et le serviteur. Mais il dit de nouveau : « Ta Mère etMarie de Magdala ! Ensemble !... Depuis quand ! »

« Depuis qu'elle n'est plus que Marie de Jésus. Mais vite, Simon. Voilà les premières gouttes... »

Et Pierre essaie d'aller aussi vite que ses compagnons plus grands et plus rapides que lui. La poussière s'élève maintenant en nuage de la route brûlée, élevée par un vent qui prend de la force d'un instant à l'autre, un vent qui brise le lac et le soulève en formant des crêtes qui commencent à se briser avec fracas sur le rivage. Quand il est possible de voir le lac, on le voit devenir un gigantesque chaudron où l'eau bout furieusement. Des vagues d'un mètre au moins le parcourent dans tous les sens, se heurtent, s'élèvent en se confondant, se séparent en courant dans des directions opposées à la recherche d'une autre vague pour s'y heurter. C'est tout un duel d'écumes, de crêtes, de bosses pansues, de bruits éclatants, de mugissements, de gifles qui atteignent les maisons les plus proches de la rive. Quand les maisons cachent la vue, le lac fait sentir sa présence par un fracas plus fort que le sifflement du vent qui plie les arbres en leur arrachant les feuilles et en faisant tomber les fruits, et le grondement des coups de tonnerre qui se prolongent, menaçants, précédés d'éclairs de plus en plus fréquents et puissants.

« Qui sait quelle peur doivent avoir ces femmes ! » dit Pierre à bout de souffle.

« Ma mère, non. Quant à l'autre, je ne sais pas. Mais sûrement si nous ne faisons pas vite, elles vont être trempées. »

Ils ont dépassé Capharnaüm de quelques centaines de mètres quand, dans des nuages de poussière, au milieu du premier grondement d'une averse qui se précipite en oblique avec violence, en rayant l'air obscurci, en devenant tout de suite une cataracte qui se pulvérise, qui aveugle, qui coupe la respiration, ils voient alors deux femmes qui courent à la recherche d'un abri sous un arbre touffu.

« Les voilà ! Courons ! » Mais bien que son amour pour Marie lui donne des ailes, lui, avec ses jambes courtes et qui n'ont rien d'un coureur, arrive quand Jésus et Jacques ont déjà recueilli les femmes sous un lourd morceau de voile.

« Ici, on ne peut pas rester. On court le risque d'être foudroyés et d'ici peu, la route sera un torrent. Allons, Maître, au moins jusqu'à la première maison » dit Pierre essoufflé.

Ils marchent, avec les femmes au milieu, en tenant la toile étendue sur leurs têtes et leurs dos.

Le premier mot que Jésus dit à Marie-Magdeleine, qui a encore le vêtement du soir du banquet dans la maison de Simon mais avec, sur les épaules, un manteau de Marie Très Sainte, c'est pour dire: « Tu as peur, Marie ? »

Elle, qui est toujours restée la tête inclinée sous le voile de sa chevelure qui en courant s’est défaite, rougit, baisse encore davantage la tête et murmure : « Non, Seigneur. »

La Madone aussi a perdu ses épingles et semble une fillette avec les tresses qui lui retombent sur les épaules. Mais elle sourit à son Fils qui est à côté d'elle et Lui parle avec son sourire.

« Tu es trempée, Marie » dit Jacques d'Alphée en touchant le voile et le manteau de la Madone.

« Cela ne fait rien, et maintenant nous sommes à l'abri. N'est-ce pas, Marie ? Il nous a sauvées aussi de la pluie » dit doucement Marie à Marie-Magdeleine dont elle sent le douloureux embarras. Celle-ci, de la tête, fait signe que oui.

« Ta sœur sera contente de te revoir. Elle est à Capharnaüm. Elle te cherchait » dit Jésus.

Marie lève un moment la tête et fixe de ses yeux splendides le visage de Jésus qui lui parle avec le même naturel qu'aux autres disciples. Mais elle ne dit rien. Elle est brisée par trop d'émotions.

Jésus ajoute : « Je suis content de l'avoir retenue. Je vous laisserai aller après vous avoir bénies. »

Sa parole se perd dans le claquement d'un coup de foudre proche. Marie-Magdeleine a un geste de frayeur... Elle porte les mains à son visage et se courbe en éclatant en sanglots.

« N'aie pas peur ! » dit Pierre pour la rassurer. « Le coup est passé, et avec Jésus, il n'y a rien à craindre. »

Jacques aussi, qui est à côté de Marie-Magdeleine, lui dit : « Ne pleure pas. Les maisons sont toutes proches. »

« Je ne pleure pas de peur... Je pleure parce qu'il m'a dit qu'il me bénira... Moi... moi... » et elle ne peut dire autre chose.

La Vierge intervient pour la calmer en disant : « Toi, Marie, tu as déjà franchi ton orage. N'ypense plus. Maintenant, tout est sérénité et paix, n'est-ce pas, mon Fils ? »

« Oui, Mère, c'est tout à fait vrai. Sous peu le soleil va revenir, et tout sera plus beau, plus pur, plus frais qu'hier. Ce sera la même chose pour toi, Marie. »

La Mère reprend, en serrant la main de Marie-Magdeleine : « Je dirai à Marthe ce que tu as dit. Je suis contente de pouvoir la voir tout de suite et de lui dire combien sa Marie est pleine de bonne volonté. »

Pierre, qui patauge dans la boue et supporte le déluge avec patience, quitte l'abri pour aller vers une maison demander un refuge.

« Non, Simon. Nous préférons tous revenir dans notre maison, n'est-ce pas? » dit Jésus.

Tous approuvent, et Pierre revient sous la toile. Capharnaüm est un désert. Y règnent en maîtres le vent, la pluie, le tonnerre, les éclairs, et maintenant la grêle qui résonne et rebondit sur les terrasses et les façades. Le lac est effrayant tant il en impose. Les maisons voisines sont giflées par les vagues car la petite plage n'existe plus. Les barques, tirées à l'abri près des maisons, semblent naufragées tant elles sont remplies d'eau que chaque vague va rejoindre en faisant déborder celle qui y est déjà.

Ils entrent en courant dans le jardin, devenu un énorme marécage où flottent des débris sur l'eau agitée, et de là dans la cuisine où tout le monde est rassemblé. Marthe pousse un cri aigu quand elle voit sa sœur que Marie tient par la main. Elle se jette à son cou sans remarquer comme elle se mouille en le faisant, elle l'embrasse, l'appelle : « Miri, Miri, ma joie ! » Peut-être était-ce le diminutif qui leur servait quand Marie- Magdeleine était toute petite.

Marie pleure, penchée, la tête sur l'épaule de sa sœur, couvrant le vêtement sombre de Marthe d'un lourd voile d'or, unique chose qui brille dans la cuisine obscure où brûle seulement un feu de brindilles pour dissiper les ténèbres que n'arrive pas à vaincre une petite lampe allumée.

Les apôtres sont stupéfaits et aussi le maître de maison et sa femme qui se sont montrés, au cri de Marthe, mais qui après un moment de curiosité compréhensible se retirent discrètement.

Quand la fureur des embrassements s'est un peu calmée, Marthe pense de nouveau à Jésus, à Marie, à l'étrangeté de leur arrivée tous ensemble et elle demande à sa sœur, à la Madone, à Jésus, et je ne saurais dire à qui avec plus d'insistance : « Mais comment ? Comment se fait-il que nous soyons tous ensemble? »

« L'orage, Marthe, approchait. Je suis allé avec Simon, Jacques et ton serviteur à la rencontre des deux voyageuses. »

Marthe est tellement étonnée qu'elle ne réfléchit pas au fait que Jésus allait ainsi avec assurance à leur rencontre et elle ne demande pas : « Mais tu savais ? » C'est Thomas qui le demande à Jésus, mais il n'obtient pas de réponse, car Marthe dit à sa sœur : « Mais, comment se fait-il que tu sois avec Marie? »

Marie-Magdeleine baisse la tête. La Madone vient à son secours en la prenant par la main et en disant : « Elle est venue chez moi comme une voyageuse qui s'en va où on peut lui enseigner le chemin pour arriver à son but. Et elle m'a dit : "Apprends-moi comment faire pour appartenir à Jésus". Oh ! Comme elle a une volonté vraie et complète, elle a tout de suite compris et appris cette sagesse ! Et moi, je l'ai trouvée tout de suite prête pour la prendre par la main, comme je fais, afin de la conduire à Toi, mon Fils, à toi, bonne Marthe, à vous, frères disciples, et pour vous dire : "Voici la disciple et la sœur qui ne donnera que de surnaturelles joies à son Seigneur et à ses frères". Veuillez me croire et l'aimer tous, comme Jésus et moi nous l'aimons. »

Alors les apôtres s'approchent pour saluer la nouvelle sœur, Il n'est pas exclu qu'il y ait de la curiosité... mais comment faire ?! Oui, ce sont encore des hommes...

C'est avec son bon sens que Pierre dit : « Tout va bien. Vous les assurez de votre aide et de votre amitié sainte. Mais il faudrait penser que la Mère et la sœur sont trempées... Nous le sommes nous aussi, à vrai dire... Mais pour elles c'est pire. Leurs cheveux dégouttent comme les saules après l'ouragan, les vêtements sont salis par la boue et trempés. Faisons du feu, demandons des vêtements, préparons de la nourriture chaude... »

Tout le monde se met au travail et Marthe conduit dans la chambre les deux voyageuses trempées, pendant qu'on active le feu et qu'on étend devant la flamme les manteaux, les voiles, les vêtements absolument trempés. Je ne sais pas comment ils y arrivent... Je sais que Marthe, qui a retrouvé son allant d'excellente maîtresse de maison, va et vient, pleine d'empressement avec des chaudrons d'eau chaude, des tasses de lait fumant, des vêtements prêtés par la propriétaire pour venir au secours des deux Marie...

110 – LA MERE INSTRUIT MARIE DE MAGDALA

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

« Où ferons-nous étape, mon Seigneur?» demande Jacques de Zébédée alors qu'ils cheminent à travers une gorge entre deux collines entièrement cultivées et vertes de la base au sommet.

« A Bethléem de Galilée. Mais pendant les heures les plus chaudes, nous nous arrêterons sur la montagne qui surplombe Mérala. Ainsi ton frère sera heureux une deuxième fois en voyant la mer » Jésus sourit et ajoute : « Nous, les hommes, nous aurions pu faire plus de chemin mais nous avons à notre suite les femmes disciples qui ne se plaignent jamais mais que nous ne devons pas fatiguer à l'excès. »

« Elles ne se plaignent jamais, c'est vrai. Nous nous plaignons plus facilement » admet Barthélemy.

« Et pourtant elles sont moins habituées que nous à cette vie... » dit Pierre.

« C'est peut-être pour cela qu'elles la font volontiers » dit Thomas.

« Non, Thomas. C'est par amour qu'elles la font volontiers. Crois bien que ma Mère et aussi les autres maîtresses de maison comme Marie d'Alphée, Salomé et Suzanne, ne quittent pas par plaisir leurs maisons pour venir par les chemins du monde et au milieu des gens. Et Marthe et Jeanne, quand elles aussi viendront, qui ne sont pas habituées à la fatigue, ne le feraient pas volontiers si l'amour ne les y poussait. En ce qui concerne Marie de Magdala, seul un puissant amour peut lui donner la force de subir cette torture » dit Jésus.

« Pourquoi la lui as-tu imposée alors, si tu sais que c'est une torture ? » demande l'Iscariote. « Ce n'est pas une bonne chose pour elle, ni pour nous. »

« Rien d'autre que la preuve manifeste, indubitable de son changement ne pouvait persuader le monde. Marie veut en persuader le monde. Sa rupture avec le passé a été complète. Elle est complète. »

« C'est à voir. C'est bien tôt maintenant pour le dire. Quand on s'est habitué à un genre de vie, il est difficile de s'en détacher tout à fait. Les amitiés et la nostalgie nous y ramènent» dit l'Iscariote.

« Alors tu as la nostalgie de ta vie précédente ? » demande Mathieu.

« Moi... non. Mais c'est une façon de parler. Je suis moi : un homme, qui aime le Maître et... Enfin, j'ai en moi des éléments qui me servent à rester fidèle à mon projet. Mais elle, c'est une femme et quelle femme ! Et puis, même si elle ne manque pas de fermeté, c'est toujours peu agréable de l'avoir avec nous. Si on devait rencontrer des rabbins, des prêtres ou des pharisiens puissants, croyez bien que leurs commentaires ne seraient pas agréables. Je rougis à l'avance d'y penser. »

« Ne te contredis pas, Judas. Si tu as réellement coupé les ponts avec le passé, comme tu veux le dire, pourquoi tant t'affliger qu'une pauvre âme nous suive pour compléter sa transformation dans le Bien ? »

« Mais par amour, Maître. Moi aussi je fais tout par amour. Envers Toi. »

« Alors perfectionne-toi dans cet amour. Un amour, pour être vraiment tel, ne doit jamais être exclusif. Quand quelqu'un ne sait aimer qu'un objet et ne sait en aimer aucun autre, même s'il est aimé de l'objet de son amour, il manifeste qu'il n'est pas dans le véritable amour. L'amour parfait aime, avec les degrés qui s'imposent, tout le genre humain, et même les animaux et les végétaux, les étoiles et les eaux, parce qu'il voit tout en Dieu. Il aime Dieu, comme il convient, et il aime tout en Dieu. Prends garde que l'amour exclusif est souvent de l'égoïsme. Sache donc arriver à aimer les autres aussi par amour

« Oui, Maître. » L'objet de la discussion avance pendant ce temps avec les autres femmes à côté de Marie, sans se douter qu'elle est la cause d'une si grande discussion.

Ils ont atteint, traversé, dépassé, l'agglomération de Jafia sans qu'aucun citadin manifeste le désir de suivre le Maître ou de le retenir. Ils continuent leur route, les apôtres inquiets de l'indifférence de cette localité, et Jésus qui cherche à les calmer.

La vallée continue vers l'ouest, et on voit à son extrémité un autre pays qui s'étend au pied d'une autre montagne.

Ce pays aussi, que j'entends nommer Méraba, est indifférent. Des enfants seulement s'approchent des apôtres pendant qu'ils prennent de l'eau à une limpide fontaine adossée à une maison.

Jésus les caresse en leur demandant leurs noms, et les enfants Lui demandent le sien et qui il est, où il va, ce qu'il fait. Un mendiant aussi s'approche, à moitié aveugle, vieux, courbé et il tend la main pour recevoir l'aumône qu'en effet il reçoit.

La marche recommence avec la montée d'une colline qui barre la vallée dans laquelle elle déverse les eaux de ses petits ruisseaux maintenant réduits à un filet d'eau ou à des pierres brûlées par le soleil, mais la route est bonne, ouverte d'abord au milieu de bois d'oliviers, puis d'autres arbres, qui entrelacent leurs branches en formant une galerie verte au-dessus de la route. Ils atteignent le sommet qui est couronné d'un bois dont on entend le bruissement, un bois de frênes, si je ne me trompe. Et là ils s'assoient pour se reposer et prendre de la nourriture. Et avec la nourriture et le repos, ils jouissent d'une vue charmante, car le panorama est merveilleux avec la chaîne du Carmel à la gauche quand on regarde vers l'ouest. C'est une chaîne très verte où l'on découvre toutes les plus belles tonalités de vert. Là où elle finit, c'est la mer qui scintille, découverte, sans limites, qui s'étend, avec son drap agité par de légères vagues, vers le nord. Elle baigne les rivages qui, de l'extrémité du promontoire formé par les contreforts du Carmel, montent vers Ptolémaïs et les autres villes, pour finalement se perdre dans une légère brume du côté de la Syro-Phénicie. Par contre, on ne voit pas la mer au sud du promontoire du Carmel car la chaîne plus haute que les collines où ils se trouvent, en cache la vue.

Les heures passent dans l'ombre bruissante du bois bien aéré. Certains dorment, d'autres parlent à mi-voix, d'autres regardent. Jean s'éloigne de ses compagnons en montant le plus haut possible pour mieux voir. Jésus s'isole dans un endroit couvert pour prier et méditer. Les femmes, à leur tour, se sont retirées derrière le rideau ondulant d'un chèvrefeuille tout en fleurs. Là, elles se sont rafraîchies à une source minuscule qui, réduite à un filet d'eau, forme dans la terre une flaque qui n'arrive pas à se changer en ruisseau. Puis les plus âgées se sont endormies, fatiguées, alors que Marie très Sainte avec Marthe et Suzanne parlent de leurs maisons lointaines et que Marie dit qu'elle voudrait bien avoir ce beau buisson tout en fleurs pour orner sa petite grotte.

Marie-Magdeleine, qui avait dénoué ses cheveux, ne pouvant en supporter le poids, les rassemble de nouveau et dit : « Je vais vers Jean maintenant qu'il est avec Simon, pour regarder avec eux la mer. »

« J'y vais moi aussi » répond Marie très Sainte.

Marthe et Suzanne restent auprès de leurs compagnes endormies.

Pour rejoindre les deux apôtres, elles doivent passer près du buisson où Jésus s'est isolé pour prier.

« Mon Fils trouve son repos dans la prière » dit doucement Marie. Marie-Magdeleine lui répond : « Je crois qu'il Lui est indispensable aussi de s'isoler pour garder sa merveilleuse maîtrise que le monde met à dure épreuve. Tu sais, Mère ? J'ai fait ce que tu m'as dit. Toutes les nuits je m'isole plus ou moins longtemps pour rétablir en moi-même le calme que troublent beaucoup de choses. Je me sens beaucoup plus forte après. »

« Plus forte maintenant, plus tard tu te sentiras heureuse. Crois-le aussi, Marie : dans la joie comme dans la douleur, dans la paix comme dans la lutte, notre esprit a besoin de se plonger tout entier dans l'océan de la méditation pour reconstruire ce qu'abattent le monde et les vicissitudes de la vie et pour créer de nouvelles forces pour s'élever toujours davantage. En Israël, nous usons et abusons de la prière vocale. Je ne veux pourtant pas dire qu'elle soit inutile et mal vue de Dieu. Mais je dis pourtant que beaucoup plus utile à l'esprit est l'élévation mentale vers Dieu, la méditation où, en contemplant sa divine perfection et notre misère, ou celle de tant de pauvres âmes, non pas pour les critiquer mais pour les plaindre et les comprendre, et pour remercier le Seigneur qui nous a soutenues pour nous empêcher de pécher, ou nous a pardonnées pour ne pas nous laisser par terre, nous arrivons à prier réellement, c'est-à-dire à aimer. Parce que l'oraison , pour être réellement ce qu'elle doit être, doit être amour. Autrement c'est une agitation des lèvres d'où l'âme est absente. »

« Mais, est-il permis de parler à Dieu quand on a les lèvres souillées par tant de paroles profanes ? Moi, dans mes heures de recueillement que je passe comme tu me l'as enseigné, toi, mon très doux apôtre, je fais violence à mon cœur qui voudrait dire à Dieu : "Je t'aime"... »

« Non ! Pourquoi ? »

« Parce qu'il me semble que je ferais une offrande sacrilège en offrant mon cœur... »

« Ne fais pas cela, ma fille, ne le fais pas. Ton cœur, avant tout, est reconsacré par le pardon du Fils, et le Père ne voit que ce pardon. Mais, même si Jésus ne t'avait pas encore pardonné, et si toi, dans une solitude ignorée, qui peut être aussi bien matérielle que morale, tu criais vers Dieu : "Je t'aime, Père, pardonne mes misères parce qu'elles me déplaisent à cause de la douleur qu'elles te donnent", crois bien, ô Marie, que le Dieu Père t'absoudrait de Lui-même et que cher, Lui serait ton cri d'amour. Abandonne-toi, abandonne-toi à l'amour. Ne lui fais pas violence. Laisse-le même devenir violent comme un incendie. L'incendie consume tout ce qui est matériel mais ne détruit pas une molécule d'air, car l'air est incorporel. Au contraire il le purifie des minuscules déchets que les vents y apportent, le rend plus léger. Il en est ainsi de l'amour pour l'esprit. Il consumera plus rapidement la matière de l'homme, si Dieu le permet, mais il ne détruit pas l'esprit. Au contraire il en augmente la vitalité et le fait pur et agile pour monter vers Dieu. Vois-tu Jean là-bas ? C'est vraiment un garçon. Mais pourtant c’est un aigle. Il est le plus fort de tous les apôtres, car il a compris le secret de la force, de la formation spirituelle : l'amoureuse méditation. »

« Mais lui est pur. Moi... Lui c'est un garçon. Moi... »

« Regarde alors le Zélote. Ce n'est pas un garçon. Il a vécu, il a lutté, il a haï. Il le reconnaît sincèrement. Mais il a appris à méditer. Et lui aussi, crois-moi, est bien haut. Tu vois ? Ils se cherchent tous les deux, parce qu'ils se ressemblent. Ils ont atteint le même âge parfait de l'esprit et par le même moyen : l'oraison mentale. C'est par elle que le garçon est devenu viril en son esprit et c'est par elle que celui qui était déjà vieux et fatigué est revenu à une forte virilité. Et tu connais un autre qui, sans être apôtre sera et même esttrès avancé à cause de sa tendance naturelle à la méditation qui, depuis qu'il est l'ami de Jésus, est devenue en lui une nécessité spirituelle ? Ton frère. »

« Mon Lazare ? ...Oh ! Mère ! Dis-le-moi, toi qui sais tant de choses parce que Dieu te les montre, comment me traitera Lazare à la première rencontre ? Avant, il se taisait, méprisant, mais il le faisait parce que moi, je ne supportais pas les observations. J'ai été très cruelle avec mon frère et ma sœur... Maintenant je le comprends. Maintenant qu'il sait qu'il peut parler, que me dira-t-il ? Je crains de lui un franc reproche. Oh ! Certainement il me rappellera toutes les peines dont j'ai été la cause. Je voudrais voler vers Lazare, mais j'en ai peur. Auparavant j'y allais, mais les souvenirs de maman qui était morte, ses larmes présentes encore sur les objets dont elle se servait, les larmes répandues pour moi, par ma faute, rien ne m'émouvait. Mon cœur était cynique, effronté, fermé à toute voix qui n'était pas celle du "mal". Mais maintenant je n'ai plus la force mauvaise du Mal et je tremble... Que me fera Lazare ? »

« Il t'ouvrira les bras et t'appellera "sœur bien-aimée" plus avec son cœur qu'avec ses lèvres. Il est si bien formé en Dieu qu'il ne peut user que de cette manière. Ne crains pas. Il ne te dira pas un mot du passé. Lui, c'est comme si je le voyais, il est là-bas à Béthanie et les jours d'attente sont pour lui bien longs. Il t'attend pour te serrer sur son cœur, pour contenter son amour fraternel. Tu n'as qu'à l'aimer comme il t'aime, lui, pour goûter la douceur d'être nés d'un même sein. »

« Je l'aimerais même s'il m'adressait des reproches. Je les mérite. »

« Mais lui t'aimera seulement, sans plus. »

Elles ont rejoint Jean et Simon qui parlent des futurs voyages et qui se lèvent, respectueux, quand arrive la Mère du Seigneur.

« Nous venons nous aussi pour louer le Seigneur pour les belles oeuvres de sa création. »

« Mère, as-tu jamais vu la mer ? »

« Oh ! Je l'ai vue. Et alors elle était moins agitée, dans sa tempête, que mon cœur, et moins salée que mes larmes pendant que je fuyais le long de la côte de Gaza vers la Mer Rouge, avec mon Bébé dans mes bras et la peur d'Hérode qui me poursuivait. Et je l'ai vue au retour. Mais alors c'était le printemps sur la terre et dans mon cœur. Le printemps du retour dans la patrie. Et Jésus battait de ses petites mains, heureux de voir des choses nouvelles... Joseph et moi, nous étions heureux aussi, bien que la bonté du Seigneur nous eût rendu moins dur l'exil à Matarea, de mille manières. »

Leur conversation se poursuit alors que je n'ai plus la possibilité de voir et d'entendre.

116 – JESUS A MARIE-MAGDELEINE : « JE TE TRAVAILLERAI PAR LE FEU ET SUR L’ENCLUME »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Il fait encore nuit, une très belle nuit de lune à son couchant, lorsque silencieusement Jésus, avec les apôtres et les femmes et en plus Jean d'Endor et Hermastée, font leurs adieux à Isaac, le seul qui soit réveillé, et ils commencent à marcher le long de la rive. Le bruit des pas ne fait entendre qu'un léger craquement sur les cailloux que foulent les sandales, et personne ne parle jusqu'à ce que soit dépassée de quelques mètres la derrière maisonnette. Certainement les dormeurs dans celle-ci ou dans les autres qui la précèdent n'ont pas remarqué le départ silencieux du Maître et de ses amis. Le silence est profond. Seule la mer parle à la lune qui va bientôt se coucher, et elle raconte à la plage les histoires des profondeurs avec son flot allongé de haute marée qui commence, laissant sur la rive un espace sec toujours plus étroit.

Cette fois les femmes sont devant avec Jean, le Zélote, Jude Thaddée et Jacques d'Alphée qui aident les femmes à franchir les petits écueils parsemés ça et là, humides de sel et glissants. Le Zélote est avec Marie-Magdeleine, Jean avec Marthe, alors que Jacques d'Alphée s'occupe de sa mère et de Suzanne et que le Thaddée ne cède à personne l'honneur de prendre dans sa robuste et longue main, qui est une autre ressemblance avec Jésus, la petite main de Marie pour l'aider dans les passages difficiles. Chacun parle à voix basse avec celle qu'il accompagne. Tous veulent, semble-t-il, respecter le sommeil de la Terre.

Le Zélote parle sans interruption avec Marie de Magdala et je vois plusieurs fois Simon ouvrir les bras en un geste qui exprime : « C'est ainsi, et il n'y a rien d'autre à faire » mais je n'entends pas ce qu'ils disent, se trouvant plus en avant. Jean parle seulement de temps en temps avec Marthe qu'il accompagne, en lui montrant la mer et le Carmel dont la pente tournée vers le couchant reçoit encore la lumière blanche de la lune. Peut-être parle-t-il de la route qu'il a parcourue l'autre fois en côtoyant le Carmel de l'autre côté. Jacques aussi, qui est entre Marie d'Alphée et Suzanne, parle du Carmel. Il dit à sa mère : « Jésus m'a promis de monter là-haut seul avec moi, et de me dire quelque chose, à moi seulement. »

« Que voudra-t-il te dire, mon fils ? Tu me le répéteras après ? »

« Maman, si c'est un secret, je ne puis te le dire » répond en souriant de son sourire si affectueux Jacques, dont la ressemblance avec Joseph, époux de Marie, est très sensible pour les traits et encore davantage dans sa paisible douceur.

« Pour la mère, il n'y a pas de secrets. »

« Je n'en ai pas, en effet. Mais si Jésus veut m'emmener là-haut pour me parler seul à seu1 c'est signe qu'il veut que personne ne sache ce qu'il a à me dire. Et toi, maman, tu es ma chère maman que j'aime tant, mais Jésus est au-dessus de toi et aussi sa volonté. Mais je Lui demanderai; quand ce sera le moment, si je peux te dire ses paroles. Es-tu contente ? »

« Tu oublieras de le Lui demander... »

« Non, maman. Je ne t'oublie jamais, même si tu es loin de moi.

Quand j'entends ou que je vois quelque chose de beau, je pense toujours : "si maman était là!" »

« Chéri ! Donne-moi un baiser, mon fils. » Marie d'Alphée est émue. Mais l'émotion ne tue pas la curiosité. Elle revient à l'assaut après quelques instants de silence : « Tu as dit : sa Volonté. Alors tu as compris qu'il veut t'exprimer une de ses volontés. Allons, cela au moins tu peux le dire. Cela, il te l'a dit en présence des autres. »

« A vrai dire j'étais devant avec Lui seulement » dit Jacques en souriant.

« Mais les autres pouvaient entendre. »

« Il ne m'a pas beaucoup parlé, maman. Il m'a rappelé les paroles et la prière d'Elie sur le Carmel : "Des prophètes du Seigneur, je suis le seul qui soit resté". "Exauce-moi, afin que le peuple reconnaisse que Tu es le Seigneur Dieu".»

« Et que voulait-il dire ? »

« Que de choses, maman, tu veux savoir ! Va trouver Jésus, alors, et il te le dira » dit Jacques en éludant la question.

« Il aura voulu dire que, puisque le Baptiste est pris, Lui seul reste prophète en Israël et que Dieu doit le conserver longtemps pour que le peuple soit instruit » dit Suzanne.

« Hum ! J'ai du mal à croire que Jésus demande de rester longtemps. Pour Lui, il ne demande rien... Allons, mon Jacques, dis-le à ta mère ! »

« La curiosité est un défaut, maman. C'est une chose inutile, dangereuse, parfois douloureuse. Fais un bel acte de mortification... »

« Hélas ! N'aura-t-il pas voulu dire que ton frère sera emprisonné, tué peut-être ? » demande Marie d'Alphée toute bouleversée.

« Jude n'est pas tous les prophètes, maman, même si, pour ton amour, chacun de tes fils est le monde entier... »

« Je pense aussi aux autres parce que... parce que vous faites certainement partie des prophètes de l'avenir. Alors... alors, si tu restes seul... Si toi tu restes seul, c'est signe que les autres, que mon Jude... oh !... » Marie d'Alphée plante là Jacques et Suzanne et vive, comme une jeune fille, elle revient en arrière sans se soucier de la question que lui pose le Thaddée. Elle arrive, comme si elle était poursuivie, dans le groupe de Jésus.

« Mon Jésus... je parlais avec mon fils... de ce que tu lui as dit... du Carmel... d'Elie,... des prophètes... Tu as dit... que Jacques restera seul... Et de Jude, qu'adviendra-t-il ? C'est mon fils, tu le sais ? » dit-elle toute essoufflée par l'angoisse et par la course qu'elle a faite.

« Je le sais, Marie. Et je sais aussi que tu es heureuse qu'il soit *mon* apôtre. Tu vois que tu as tous les droits comme mère et Moi, je les ai comme Maître et Seigneur. »

« C'est vrai... c'est vrai... mais Jude est mon enfant !... » et Marie, entrevoyant l'avenir, pleure abondamment.

« Oh ! Que de larmes versées inutilement ! Mais on pardonne tout à un cœur de mère. Viens ici, Marie. Ne pleure pas : Je t'ai déjà réconfortée une autre fois. Alors aussi, je t'ai promis que la grande douleur que tu éprouvais, t'aurait valu, de la part de Dieu, de grandes grâces, pour toi, pour ton Alphée, pour tes enfants... » Jésus a posé son bras sur l'épaule de sa tante l'attirant tout près de Lui. ..Il commande à ceux qui étaient avec Lui : « Vous, allez de l'avant... »

Puis, seul avec Marie de Cléophas, il recommence à parler. « Et je n'ai pas menti. Alphée est mort en m'appelant. Pour ce motif, toutes ses dettes envers Dieu ont été annulées. Cette conversion au parent incompris, au Messie qu'il n'avait pas voulu reconnaître auparavant, c'est ta douleur qui l'a obtenue, Marie. Maintenant cette douleur que tu éprouves obtiendra que l'indécis Simon et l'entêté Joseph imitent ton Alphée. »

« Oui, mais... Que lui feras-tu à Jude, à mon Jude ? »

« Je l'aimerai encore plus que je ne l'aime maintenant. »

« Non, non. Il y a une menace dans ces paroles. Oh ! Jésus ! Oh! Jésus !... »

La Vierge Marie revient en arrière elle aussi pour consoler sa belle-sœur de la douleur dont elle ne connaît pas encore la nature et, quand elle l'apprend, car sa belle-sœur la voyant à son côté pleure encore plus fort en lui en faisant part, alors elle devient plus pâle que la lune elle-même. Marie d'Alphée gémit : « Dis-le-lui, toi. Non, non, pas la mort pour mon Jude... »

La Vierge Marie, encore plus exsangue lui dit: « Et puis-je demander cela pour toi si je ne peux même pas demander pour mon Fils qu'il soit sauvé de la mort ? Marie, dis avec moi : "Que soit faite ta volonté, Père, au Ciel, sur la Terre et dans le cœur des mères". Faire la volonté de Dieu, à travers le sort des enfants, c'est le martyre rédempteur de nous, les mères... Et, d'autre part... Il n'est pas dit que Jude doive être tué, ou tué avant que tu ne meures. Ta prière de maintenant pour qu'il arrive jusqu'à un âge très avancé, comme elle te pèserait alors, quand, dans le Royaume de la Vérité et de l'Amour, tu verras toutes choses à travers les lumières de Dieu et à travers ta maternité spiritualisée. Alors, j'en suis certaine, et comme bienheureuse et comme mère, tu voudras que Jude soit semblable à mon Jésus, dans son sort de rédempteur, et tu brûleras de l’avoir près de toi de nouveau, pour toujours. Car le tourment des mères, c'est d'être séparées de leurs enfants. Un tourment si grand qu'il subsistera, je crois, comme angoisse d'amour même dans le Ciel qui nous accueillera. »

Les pleurs de Marie, si forts dans le silence de l'aube naissante, ont fait que tout le monde est revenu en arrière pour savoir ce qui est arrivé. Ainsi on entend les paroles de la Vierge Marie et l'émotion gagne tout le monde.

Marie de Magdala pleure en murmurant : « Et moi, ce tourment, je l'ai donné à ma mère, dès cette Terre. »

Marthe pleure en disant : « C'est une douleur réciproque la séparation entre les enfants et la mère. »

Pierre aussi a des larmes aux yeux, et le Zélote dit à Barthélemy : « Quelles paroles de sagesse pour expliquer ce que sera la maternité d'une bienheureuse ! »

« Et comme les choses seront appréciées par une mère bienheureuse au travers des lumières de Dieu et de la maternité spiritualisée... Cela vous coupe le souffle comme devant un lumineux mystère » lui répond Nathanaël.

L'Iscariote dit à André : « La maternité se dépouille de toute pesanteur des sens et devient toute ailée, dite de cette façon. Il nous semble voir nos mères déjà transformées en une inconcevable beauté. »

« C'est vrai. La nôtre, Jacques, nous aimera ainsi. Imagines-tu comme sera alors parfait son amour ? » dit Jean à son frère, et c'est le seul qui ait un sourire lumineux tant il est joyeusement ému par la pensée que sa mère arrive à aimer d'une manière parfaite.

« Je regrette d'avoir causé tant de douleur » dit Jacques d'Alphée. « Mais elle en a vu plus que je ne lui en ai dit... Crois-moi, Jésus. »

« Je le sais, je le sais. Mais Marie est en train de se travailler elle-même et c'est un coup plus fort de scalpel. Pourtant il lui enlève un si grand poids mort » dit Jésus.

« Allons, mère. C'est assez pleuré ! Cela me fait de la peine que tu souffres comme une pauvre femme qui ne connaît pas les certitudes du Royaume de Dieu. Tu ne ressembles en rien à la mère des fils Macchabées » lui reproche sévèrement le Thaddée tout en embrassant sa mère et il achève, en la baisant sur la tête parmi ses cheveux grisonnants : « Tu sembles une fillette qui a peur des ombres et des histoires qu'on lui raconte pour l'épouvanter. Et pourtant tu sais où me trouver : en Jésus. Quelle maman ! Quelle maman ! Tu devrais pleurer si on t'avait dit que moi, plus tard, je devais trahir Jésus, l'abandonner, devenir un damné. Alors, oui.

Tu devrais pleurer du sang même. Mais, avec l'aide de Dieu, cette douleur je ne te la donnerai jamais, ma mère. Je veux rester avec toi pour toute l'éternité... »

Le reproche d'abord, les caresses ensuite, finissent par tarir les pleurs de Marie d'Alphée qui maintenant est toute honteuse de sa faiblesse.

La lumière, dans le passage de la nuit au jour, s'est affaiblie car la lune s'est couchée et le jour n'a pas encore commencé. Mais c'est un court intermède crépusculaire. Tout de suite après la lumière, d'abord couleur de plomb puis grisâtre, puis verdâtre, puis laiteuse avec des traces bleues, finalement claire presque comme de l'argent immatériel, s'affirme toujours plus, facilitant le chemin sur la grève humide restée découverte par le flot, pendant que l’œil se réjouit à la vue de la mer qui devient d'un bleu plus clair qui va bientôt s'éclairer de facettes brillantes comme des gemmes. Puis l'air imprègne son argent d'un rose toujours plus net jusqu'à ce que ce rose doré de l'aurore devienne une pluie rose rouge sur la mer, sur les visages, sur les campagnes, avec des contrastes de teintes toujours plus vives, qui arrivent à leur plus grande perfection au moment qui pour moi est le plus beau du jour, lorsque le soleil, bondissant hors des limites de l'orient, envoie son premier rayon sur les montagnes et les pentes, les bois, les prés et les immenses espaces de la mer et du ciel, accentuant toutes les couleurs, que ce soit la blancheur des neiges ou des lointains montagneux d'un indigo qui se change en un vert de jaspe, ou que ce soit le cobalt d'un ciel qui s'atténue pour recevoir le rose, ou que ce soit le saphir veiné de jade et rayé de perles de la mer.

Et aujourd'hui la mer est un véritable miracle de beauté. Non pas morte dans un calme pesant, non pas bouleversée par la lutte des vents, mais d'une vie majestueuse rendue vivante par des vagues très faibles que marquent des rides couronnées d'une crête d'écume.

« Nous arriverons à Dora avant que le soleil ne soit brûlant et nous repartirons au crépuscule. Demain, à Césarée, ce sera la fin de votre fatigue, mes sœurs. Et nous aussi nous nous reposerons. Votre char vous attend certainement. Là, nous nous séparerons... Pourquoi pleures-tu, Marie ? Me faudra-t-il donc voir aujourd'hui pleurer toutes les Marie ? » dit Jésus à Marie-Magdeleine.

« C’est la peine de te quitter » dit sa sœur en l'excusant.

« Il n'est pas dit que 1'on ne se revoie pas, et bientôt. »

Marie fait signe que non. Ce n'est pas pour cela qu'elle pleure. Le Zélote explique : « Elle craint de ne pas savoir être bonne sans ton voisinage. Elle craint... elle craint d'être tentée trop fortement quand tu n'es pas tout près pour éloigner le démon. Elle m'en parlait tout à l'heure. »

« N'aie pas cette crainte. Je ne retire jamais une grâce que j'ai accordée. Veux-tu pécher ? Non ? Alors sois tranquille. Veille, cela oui, mais ne crains pas. »

« Seigneur... je pleure aussi, parce qu'à Césarée... Césarée est remplie de mes péchés. Maintenant je les vois tous… J'aurai beaucoup à souffrir dans mon humanité... »

« Cela me fait plaisir. Plus tu souffriras et mieux cela vaudra. Parce que, ensuite, tu ne souffriras plus de ces peines inutiles.

Marie de Théophile, je te rappelle que tu es la fille d'un fort, et que tu es une âme forte, et que je veux te rendre très forte. J'excuse les faiblesses chez les autres, parce qu'elles ont toujours été des femmes douces et timides, y compris ta sœur. En toi, je ne les supporte pas. Je te travaillerai par le feu et sur l'enclume. Car tu es un tempérament qu'il faut travailler ainsi pour ne pas gâter le miracle de ta volonté et de la mienne. Sache cela toi et ceux qui, parmi ceux qui sont là ou qui sont absents, pourraient croire que de t'avoir tant aimée, je pourrais devenir faible avec toi. Je te permets de pleurer par repentir et par amour, pas pour autre chose. Tu as compris ? » Jésus est suggestionnant et sévère.

Marie de Magdala s'efforce d'avaler ses larmes et ses sanglots et tombe à genoux. Elle baise les pieds de Jésus et, s'efforçant d'affermir sa voix, elle dit : « Oui, mon Seigneur. Je ferai ce que tu veux. »

« Lève-toi alors et sois sereine »

47 – LE SABBAT AVANT L’ENTREE A JERUSALEM.

III. LA CENE DE BETHANIE

*(Prépassion ; Livre 8)*

La cène a été préparée dans la salle toute blanche où [Jésus](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Jesus.htm) a parlé aux femmes disciples. C'est toute une splendeur de blanc et d'argent, où mettent une nuance moins neigeuse et moins froide des bouquets de branches de pommiers ou de poiriers, ou d'autres arbres fruitiers, candides comme la neige, mais avec un léger souvenir de rose qui fait penser à de la neige effleurée par un baiser d'une lointaine aurore. Elles se dressent de vases pansus ou de grêles amphores d'argent, sur des tables et sur des coffrets et des crédences qui sont le long des murs de la salle. Les fleurs répandent à travers la salle l'odeur caractéristique des fleurs des arbres à fruit, fraîche, un peu amère, du pur printemps...

[Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Lazare.htm) entre dans la salle à côté de Jésus. Derrière, deux par deux, ou en groupes plus nombreux, les apôtres. En dernier lieu, les deux sœurs de Lazare avec [Maximin](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Maximin.htm).

Je ne vois pas les [femmes disciples](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/FemmesDisciples.htm). Je ne vois pas même Marie. Peut-être elles ont préféré rester dans la maison autour de la Mère affligée.

On approche du crépuscule. Mais il reste quelques rayons de soleil pour frapper la frondaison bruissante de quelques palmiers qui forment un groupe à quelques mètres de la salle, et la cime d'un laurier gigantesque où des passereaux se disputent avant de prendre leur sommeil. Au-delà du palmier et du laurier, au-delà des haies de roses et de jasmins, des parterres de muguets et d'autres fleurs, et des plantes odoriférantes, la tache blanche saupoudrée de vert tendre des premières feuilles d'un groupe de pommiers ou de poiriers tardifs. Elle semble une nuée restée accrochée dans les branches.

Jésus, en passant près d'une amphore garnie de branches, observe : "Elles avaient déjà les premiers petits fruits. Regarde ! A la cime des fleurs alors que plus bas la fleur est déjà tombée et que l'ovaire se gonfle."

"C'est [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieMagdala.htm) qui a voulu les cueillir. Elle en a apporté des bouquets aussi à ta [Mère](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm). Elle s'est levée à l'aube, craignant qu'un jour de soleil de plus n'abîmât ces fragiles corolles. J'ai appris depuis peu ce massacre, mais je n'en ai pas été indigné comme les serviteurs agricoles. J'ai pensé, au contraire, qu'il était juste de t'offrir toutes les beautés de la création, à Toi, Roi de toutes les choses."

Jésus s'assoit en souriant à sa place et il regarde Marie qui, avec sa [sœur](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Marthe.htm), se dispose à servir comme si elle était une servante, apportant les coupes pour la purification et les serviettes, puis versant le vin dans les calices et mettant les plateaux des mets sur la table à mesure que les serviteurs les apportent de la cuisine ou les présentent, après les avoir découpés sur les crédences.

Naturellement, si les sœurs servent avec courtoisie tous les convives, leur empressement va spécialement aux deux convives qui leur sont les plus chers : Jésus et Lazare.

A un certain moment [Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm), qui mange avec appétit, observe : "Regarde ! Je m'en aperçois maintenant ! Tous les plats comme on les sert en Galilée. Il me semble... mais oui ! Il me semble être à un repas de noces. Cependant ici le vin ne manque pas comme il [manqua à Cana](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2002/02-014.htm)."

Marie sourit en versant à l'apôtre un nouveau calice de vin ambré, très limpide, mais elle ne parle pas.

C'est encore Lazare qui explique : "En effet, c'était l'intention des sœurs et spécialement de Marie : servir un repas dans lequel le Maître aurait l'impression d'être dans sa Galilée, certainement meilleure, bien meilleure, bien que pourtant imparfaite que ce qui se fait en cet endroit..."

"Mais pour le Lui faire penser, il aurait fallu Marie à cette table. A Cana, elle y était. C'est par elle qu'arriva le miracle" observe [Jacques d'Alphée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesAlphee.htm).

"Ce devait être un grand vin celui-là !"

"Le vin est symbole de gaieté, et devrait l'être aussi de fécondité, puisque c'est le jus de la vigne féconde. Mais il ne me semble pas qu'il ait beaucoup fécondé : [Suzanne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SuzanneCana.htm) n'a pas d'enfant" dit l'[Iscariote](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm).

"Oh ! C'était un vin ! Il a fécondé notre esprit..." dit [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm), rêvant un peu comme il l'est toujours quand il contemple en son intérieur les miracles opérés par Dieu. Et il termine : "C'est par une vierge que cela a été fait... et une influence de pureté descendit en celui qui le goûta."

"Mais crois-tu Suzanne vierge ?" demande l'Iscariote en riant.

"Je n'ai pas dit cela. Vierge est la Mère du Seigneur. La virginité découle de tout ce qui est accompli par elle. Je ne cesse de penser comme sont virginisantes toutes les choses qui se font par Marie..." et il rêve de nouveau, souriant à je ne sais quelle vision.

"Bienheureux ce garçon ! Je crois qu'il ne se rappelle même plus le monde en ce moment. Observez-le" dit Pierre en montrant Jean qui, allongé sur son lit, déplace sans y penser des petits morceaux de pain, oubliant de manger.

Jésus aussi se penche un peu pour regarder Jean qui est à un angle du côté de la table disposée en U, et par conséquent un peu en arrière du Seigneur qui est au milieu du côté central, avec son cousin Jacques à gauche et Lazare à droite, et après Lazare, il y a le [Zélote](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SimonZelote.htm) et Maximin, comme après Jacques et [l'autre Jacques](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesZebedee.htm) se trouve Pierre. Jean, au contraire, est entre [André](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Andre.htm) et [Barthélemy](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nathanael.htm), puis il y a [Thomas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Thomas.htm) qui a Judas en face, avec [Philippe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/PhilippeApotre.htm) et [Matthieu](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Matthieu.htm), et le [Thaddée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudeAlphee.htm) qui est exactement à l'angle où commence la table longue, centrale.

[Marie de Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieMagdala.htm) sort de la salle alors que [Marthe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Marthe.htm) met sur la table des plateaux remplis de fleurs de figues nouvelles, de tiges vertes de fenouil et d'amandes fraîches cueillies, des fraises ou des framboises, je ne sais, qui semblent encore plus rouges au milieu des fenouils vert pâle et des fleurs et à côté des amandes, des petits melons et autres fruits du même genre... qui me rappellent les melons verts de la basse Italie, et des oranges dorées.

"Ces fruits déjà ? Je n'en ai vu nulle part de mûrs" dit Pierre en écarquillant les yeux, en montrant les fraises et les melons.

"Ils sont venus en partie de la côte au-delà de Gaza où j'ai un jardin de ces produits, et en partie des serres que j'ai au-dessus de la maison, les pépinières des petites plantes plus délicates qu'il faut protéger de la gelée. Un ami romain m'en a enseigné la culture... C'est tout ce qu'il m'a appris de bon..." Lazare s'assombrit, Marthe soupire... Mais Lazare redevient de suite l'hôte parfait qui n'attriste pas ses invités. "On est très habitué dans les villas de Baïes et de Syracuse, et le long du golfe de Sybaris, à cultiver ces délices par cette méthode pour les avoir de bonne heure. Mangez : les derniers fruits des oranges de Lybie, les primeurs des melons d'Égypte, qui ont poussé dans les solariums et en eux les fruits latins, et les amandes blanches de notre patrie, les fèves tendres, les tiges digestives qui ont goût d'anis... Marthe, as-tu pensé à l'[enfant](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Scialem.htm) ?"

"J'ai pensé à tout. Marie a été émue en se rappelant l'Égypte..."

"Nous en avions quelques plantes dans [notre pauvre jardin](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Matarea.htm). Dans les grandes chaleurs, c'était une fête de plonger les melons dans le puits du voisin, qui était profond et frais, et en manger le soir... Je me souviens... Et j'avais une chèvre gourmande qu'il fallait garder car elle était avide de jeunes pousses et de fruits tendres..." Jésus, qui parlait la tête un peu inclinée, lève la tète et il regarde les palmiers qui bruissent dans le vent du soir qui tombe. "Quand je vois ces palmiers... Toujours quand je les vois, je revois l'Égypte, sa terre jaune et sableuse que le vent soulevait si facilement, et au loin tremblaient dans l'air raréfié les pyramides... et les hauts fûts des palmiers... et la maison où... mais il est inutile d'en parler. A chaque époque ses soucis... et avec ses soucis sa joie... Lazare, me donnerais-tu quelques-uns de ces fruits ? Je voudrais les apporter à [Marie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieChouza.htm) et à [Matthias](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MatthiasChouza.htm), je ne crois pas que [Jeanne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanneChouza.htm) en ait."

"Elle n'en a pas. Elle en parlait hier se proposant d'en mettre à [Béther](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Bether.htm) en faisant construire des solariums. Mais je ne te les donne pas maintenant. J'ai cueilli tout ce que j'en avais et pendant quelques jours on va manquer de fruits mûrs. Je te les enverrai, ou plutôt, envoie les prendre d'ici jeudi. Nous en préparerons une gracieuse corbeille pour ces enfants, n'est-ce pas, Marthe ?"

"Oui, mon frère. Et nous y mettrons les petits lys des vallées qui plaisent tant à Jeanne."

Marie-Magdeleine rentre. Elle a dans les mains une amphore au col très fin, qui se termine par un bec gracieux comme celui d'un oiseau. L'albâtre est d'une couleur précieuse jaune rosé, comme certaines carnations de blondes. Les apôtres la regardent, croyant peut-être qu'elle apporte quelque friandise rare. Mais Marie ne va pas au centre, à l'intérieur de l'U de la table où se trouve sa sœur. Elle passe derrière les lits-sièges, et va se placer entre celui de Jésus et Lazare et celui où sont les deux Jacques.

Elle ouvre le vase d'albâtre et met sa main sous le bec, pour recueillir quelques gouttes d'un liquide filant qui coule lentement de l'amphore ouverte. Une odeur pénétrante de tubéreuse et d'autres essences, un parfum intense et très agréable se répand à travers la salle. Mais Marie n'est pas contente du peu qui arrive. Elle se penche et casse d'un coup sûr le col de l'amphore contre le coin du lit de Jésus. Le col fin tombe par terre, répandant sur le marbre du pavé des gouttes parfumées. Maintenant l'amphore a une large ouverture et l'abondance de l'onguent en déborde en un jet épais.

Marie se place derrière Jésus et répand l'huile épaisse sur la tête de son Jésus, elle en enduit toutes les boucles, les allonge et puis les met en ordre, sur la tête adorée, avec le peigne qu'elle enlève de ses cheveux. La tête blonde-rouge de Jésus resplendit comme de l'or foncé, très brillant après cette onction. La lumière du lampadaire, que les serviteurs ont allumé, se reflète sur la tête blonde du Christ, comme sur un très beau casque de bronze cuivré. Le parfum est enivrant; il pénètre dans les narines, monte à la tête, à force d'être piquant comme de la poudre à éternuer tant il est pénétrant, répandu ainsi sans mesure.

Lazare tourne la tête en arrière. Il sourit en voyant avec quel soin Marie oint et peigne les boucles de Jésus pour que sa tête paraisse en ordre après l'odorante friction. Elle ne se soucie pas que ses tresses ne sont plus maintenues par le large peigne qui aide les épingles à les tenir en place, et elles tombent de plus en plus sur le cou, prêtes à tomber complètement sur les épaules. Marthe aussi regarde et sourit. Les autres parlent entre eux à voix basse et avec des expressions diverses sur le visage.

Mais Marie n'est pas encore satisfaite. Il y a encore beaucoup d'onguent dans le vase brisé, et les cheveux de Jésus, si touffus qu'ils soient, en sont déjà saturés. Alors Marie répète le geste d'amour d'un soir lointain. Elle s'agenouille au pied du lit, dénoue les lacets des sandales de Jésus, déchausse ses pieds et, plongeant dans le vase les longs doigts de sa très belle main, elle en tire tout ce qu'elle peut d'onguent, et l'étend sur les pieds nus, doigt par doigt, puis sur la plante et le talon et au-dessus à la cheville, qu'elle découvre en rejetant en arrière le vêtement de lin, et enfin sur le dos du pied, elle s'attarde sur les métatarses où entreront les clous redoutables, insiste jusqu'à ce qu'elle ne trouve plus de baume dans le creux du vase. Alors elle le brise contre le sol et puis ayant les mains libres, enlève ses grosses épingles, défait rapidement ses lourdes tresses et emporte avec cet écheveau d'or, vivant, doux, coulant, ce qui reste de l'onction des pieds de Jésus, qui laissent dégoutter le baume.

Judas jusque là s'était tu, observant d'un regard impur de luxure et d'envie la femme très belle et le Maître dont elle oignait la tête et les pieds. Il élève la voix, seule *voix d'un reproche déclaré.* Les autres, pas tous, mais certains, avaient quelque peu murmuré ou fait un geste de désaccord étonné mais paisible. Mais Judas, qui s'est même mis debout pour mieux voir l'onction des pieds du Christ, dit avec mauvaise grâce : "Quel gaspillage inutile et païen ! Pourquoi le faire ? Et après cela, on ne veut pas que les Chefs du Sanhédrin parlent de péché ! Ce sont des actes de courtisane lascive et ils ne s'harmonisent pas avec la nouvelle vie que tu mènes, Ô femme. Ils rappellent trop ton passé !"

L'insulte est telle que tous restent abasourdis. Elle est telle que tous s'agitent, les uns s'assoyant sur leurs lits, les autres se levant. Tous regardent Judas comme s'il était devenu subitement fou.

Marthe rougit. Lazare se lève brusquement en donnant un coup de poing sur la table et il dit : "Dans ma maison..." mais ensuite il regarde Jésus et s'arrête.

"Oui. Vous me regardez ? Tous, vous avez murmuré dans votre cœur. Mais maintenant que je me suis fait votre écho et que j'ai dit ouvertement ce que vous pensiez, vous voilà prêts à me donner tort. Je répète ce que j'ai dit. Bien sûr je ne veux pas dire que Marie soit l'amante du Maître, mais je dis que certains actes ne conviennent ni à Lui, ni à elle. C'est une action imprudente, et même injuste. Oui. Pourquoi ce gaspillage ? Si elle voulait détruire les souvenirs de son passé, elle pouvait me donner ce vase et cet onguent. Il y avait au moins une livre de nard pur, et de grand prix ! Je l'aurais vendu pour trois cent deniers au moins car un nard de cette valeur va jusqu'à ce prix. Et je pouvais vendre le vase qui était beau et précieux. J'aurais donné cet argent aux pauvres qui nous assiègent. Il n'y en a jamais assez, et demain, à Jérusalem, innombrables seront ceux qui demanderont une obole."

"Cela c'est vrai !" admettent les autres. "Tu pouvais en employer un peu pour le Maître, et le reste..."

Marie de Magdala est comme sourde. Elle continue à essuyer les pieds du Christ avec ses cheveux dénoués qui maintenant, surtout en bas, sont eux aussi alourdis par l'onguent et plus foncés que sur le sommet de la tête. Les pieds de Jésus sont lisses et doux avec leur couleur de vieil ivoire, comme s'ils étaient couverts d'un nouvel épiderme. Et Marie chausse de nouveau les sandales au Christ, et elle baise chaque pied avant et après de le chausser, sourde à tout ce qui n'est pas son amour pour Jésus.

Jésus la défend en posant une main sur la tête de Marie inclinée dans le dernier baiser et en disant : "Laissez-la faire. Pourquoi lui donnez-vous peine et ennui ? Vous ne savez pas ce qu'elle a fait. Marie a accompli envers Moi une action juste et bonne. Les pauvres il y en aura toujours parmi vous. Moi, je vais m'en aller. Eux, vous les aurez toujours, mais Moi, bientôt, vous ne m'aurez plus. Aux pauvres, vous pourrez toujours donner une obole. A Moi, d'ici peu, au Fils de l'homme parmi les hommes, il ne sera plus possible de donner aucun honneur, par la volonté des hommes et parce que l'heure est venue. Pour elle, l'amour est lumière. Elle sent que je vais mourir et elle a voulu donner à l'avance à mon corps les onctions pour sa sépulture. En vérité je vous dis que là où sera prêchée la Bonne Nouvelle, on fera mémoire de son acte d'amour prophétique. Dans le monde entier, dans tous les siècles. Plaise à Dieu de faire de toute créature une autre Marie, qui ne calcule pas la valeur, qui ne nourrit pas d'attachement, qui ne conserve pas de souvenir, même le plus petit du passé, mais détruit et piétine tout ce qui est de la chair et du monde, et se brise et se répand, comme elle a fait du nard et de l'albâtre, sur son Seigneur et par amour pour Lui. Ne pleure pas, Marie. Je te répète, à cette heure, les paroles que j'ai dites au [pharisien Simon](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SimonCapharnaum.htm) et à [Marthe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Marthe.htm) ta sœur : "Tout t'est pardonné parce que [tu as su aimer totalement](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2004/04-097.htm)". Tu as choisi [la meilleure part](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2005/05-067.htm#MartheMarthe), et elle ne te sera pas enlevée. Va en paix, ma douce [brebis retrouvée](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2004/04-094.htm). Va en paix. Les pâturages de l'amour seront ta nourriture éternellement. Lève-toi. Baise aussi mes mains qui t'ont absoute et bénie... Combien elles en ont absous, bénis, comblés de bienfaits, mes mains ! Et pourtant je vous dis que le peuple que j'ai comblé est en train de préparer pour ces mains la torture..."

Il se fait un lourd silence dans la lourde atmosphère du parfum pénétrant. Marie, les cheveux dénoués sur les épaules pour lui servir de manteau et sur le visage pour lui servir de voile, baise la main droite que Jésus lui présente, et ne sait pas en détacher les lèvres...

Marthe, émue, s'approche d'elle et rassemble ses cheveux, les tresse en la caressant ensuite et en laissant couler les larmes sur les joues en essayant de les essuyer...

Personne n'a plus envie de manger... Les paroles du Christ les rendent pensifs.

Le premier qui se lève, c'est Jude d'Alphée. Il demande la permission de se retirer. Son frère Jacques l'imite, et de même André et Jean. Il reste les autres, mais déjà debout, occupés à se purifier les mains dans les bassins d'argent que les serviteurs leur présentent. Marie et Marthe le font avec le Maître et Lazare.

Un serviteur entre et se penche pour parler à Maximin. "Maître" dit ce dernier après l'avoir écouté "il y a des personnes qui voudraient te voir. Elles viennent de loin, disent-elles. Que faisons-nous ?"

Jésus appelle Philippe, Jacques de Zébédée et Thomas et ordonne : "Allez, évangélisez, guérissez, agissez en mon nom. Annoncez que demain je monterai au Temple."

"Sera-t-il bien de le dire, Seigneur ?" demande Simon le Zélote.

"Il est inutile de le taire, car c'est déjà dit par les ennemis, plus que par les amis, dans la Cité Sainte. Allez !"

"Hum ! Tant que le savent les amis... on le sait. Mais eux ne trahissent pas. Je ne sais pas comment peuvent le savoir les autres."

"Parmi les nombreux amis, il y a toujours quelqu'ennemi, Simon de Jonas. Trop nombreux sont désormais... les amis, et avec trop de facilité on les accueille comme tels. Quand on pense combien moi, j'ai dû prier et attendre !... Mais c'était les premiers temps et on était circonspect. Puis les triomphes ont ébloui et on ne fut plus circonspect. Et ce fut un mal. Mais cela arrive à tous ceux qui sont victorieux. Les victoires offusquent la limpidité du regard et affaiblissent la prudence dans l'action. Je parle de nous disciples, naturellement, pas du Maître. Lui est parfait. Si nous étions restés à douze, on ne devrait pas trembler par crainte de trahison !" dit Judas de Kériot en mentant effrontément.

Il est impossible de décrire le regard que le Christ pose sur l'apôtre traître. Un regard de rappel et de douleur infinis. Mais Judas n'y prête pas attention. Passant devant la table, il se dirige pour sortir... Jésus le suit du regard et quand il voit que réellement il sort, il lui demande : "Où vas-tu ?"

"Dehors..." répond évasivement Judas.

"Hors de cette pièce, ou hors de la maison ?"

"Dehors... Ainsi... Pour marcher un peu."

\*Ne pars pas, Judas. Reste avec Moi, avec nous..."

"Tes frères sont sortis et de même Jean avec André. Pourquoi ne dois-je pas sortir, moi ?"

"Tu ne sors pas pour te reposer comme eux..."

Judas ne répond pas, mais entêté, il sort. Dans la salle, on ne parle plus. Les hôtes et les quatre apôtres qui sont restés se regardent entre eux.

Jésus regarde dehors. Il s'est levé pour aller à une fenêtre afin de suivre les mouvements de Judas. Quand il le voit sortir de la maison avec le manteau qu'il a déjà endossé, et se diriger vers le portail que de là on ne voit pas, il l'appelle à haute voix : "Judas ! Attends-moi. J'ai quelque chose à te dire" et il repousse doucement Lazare qui, devinant une douleur en son Maître, l'avait entouré d'un bras à la taille, et il sort de la salle pour rejoindre Judas qui a continué de marcher, bien que plus lentement. Il le rejoint à un bon tiers de la distance de la maison à l'enceinte du jardin, près d'un bosquet d'arbustes aux feuilles épaisses. Ces feuilles semblent de céramique vert sombre, toutes parsemées de petites fleurs à trochet, et chaque fleur est une petite croix avec de lourds pétales comme s'ils étaient faits de cire à peine jaunie, au parfum intense. Je n'en connais pas le nom.

Il l'attire derrière ce massif et, en lui tenant la main toujours serrée sur l'avant bras, il lui demande de nouveau : "Où vas-tu. Judas ? Je t'en prie, reste ici !"

"Toi qui sais tout, pourquoi me le demandes-tu ? Quel besoin as-tu de demander ? Toi qui lis dans le cœur des hommes ? Tu sais que je vais chez mes amis. Tu ne me permets pas d'y aller. Eux m'appellent. J'y vais."

"Tes amis ! Ta ruine dois-tu dire ! C'est vers elle que tu vas. Tu vas vers tes vrais assassins. N'y va pas, Judas ! N'y va pas ! Tu vas commettre un crime... Tu..."

"Ah ! Tu as peur ? ! Tu as peur finalement ? ! Tu te sens homme, finalement ! Tu es un homme ! Rien de plus qu'un homme ! Car l'homme seul a peur de la mort. Dieu sait qu'il ne peut mourir. Si tu te sentais Dieu, tu saurais que tu ne peux mourir et tu n'aurais pas peur. En effet, Toi, maintenant, maintenant que tu sens la mort prochaine, tu l'as cette peur commune à tous les hommes et tu cherches par tous les moyens à l'éloigner, et tu vois partout et en toute chose un danger. Où sont tes belles audaces ? Où sont tes affirmations pleines d'assurance que tu es content, que tu as soif d'accomplir le Sacrifice ? Tu n'en as plus même un écho dans le cœur ! Tu croyais qu'elle ne viendrait jamais cette heure, et alors tu faisais le brave, le généreux, tu disais des phrases solennelles. Va ! Tu ne vaux pas mieux que ceux auxquels tu reproches d'être hypocrites ! Tu nous as flattés et trahis. Et nous qui avions pour Toi quitté toutes choses ! Nous, qui à cause de Toi, sommes haïs ! Tu es la cause de notre ruine..."

"Suffit. Va ! Va ! Il ne s'est pas passé beaucoup d'heures depuis que tu m'as dit : "Aide-moi à rester. Défends-moi !" Je l'ai fait. A quoi cela a-t-il servi ? Dis-moi encore une chose et réfléchis avant de la dire. Est-ce ta pure volonté ? Celle d'aller chez tes amis, de les préférer à Moi ?"

"Oui. C'est cela. Je n'ai pas besoin de réfléchir, *car depuis longtemps je n'ai que cette volonté."*

"Et alors, va ! Dieu ne violente pas la liberté de l'homme" et Jésus lui tourne le dos pour revenir lentement vers la maison. Quand il en est proche, il lève la tête, attiré par le regard que Lazare, toujours debout à la même place, tient fixé sur Lui. C'est un visage bien pâle qui s'efforce de sourire à l'ami fidèle.

Il rentre dans la salle où les quatre apôtres parlent avec Maximin, pendant que Marthe et Marie dirigent le travail des serviteurs qui remettent la salle en ordre en enlevant les nappes et les serviettes qui ont servi pendant le repas.

Lazare est allé sur le seuil et entouré de nouveau Jésus à la ceinture et, en passant devant un serviteur, il lui dit : "Apporte-moi le rouleau qui est sur la table de mon cabinet de travail."

Il mène Jésus sur l'un de ces larges sièges qui sont dans l'encadrement des fenêtres pour qu'il s'y assoie. Mais Jésus reste debout, s'efforçant de prêter attention a ce que Lui dit Lazare... Mais il est visible que sa pensée est ailleurs et qu'il a le cœur très affligé, bien que quand il s'aperçoit qu'il est observé par les apôtres, il sourit pour dissiper le soupçon qui existe dans le cœur de qui l'a approché en l'entourant et qui bavarde avec son voisin et fait un clin d'œil qui désigne le Maître.

Le serviteur revient avec le rouleau. Pierre qui a vu que ces parchemins contiennent des choses plus élevées que ce que sa tête peut comprendre, se retire en disant : "Les poissons ne mordent pas à certains appâts. Mieux vaut parler avec Maximin d'arbres et de cultures."

Marthe continue son travail. Marie, tout en se taisant, prend part à la conversation de Lazare qui signale au Maître certains passages écrits sur le parchemin, en disant : "N'a-t-il pas une voyance singulière, ce païen, plus que beaucoup d'entre nous ? Peut-être... s'il avait été ici pendant que tu es notre Maître, il aurait été parmi tes disciples et un des meilleurs. Et il t'aurait compris comme beaucoup d'entre nous n'en sont pas capables. Et ce poème aurait attiré à son génie l'admiration pour Toi ! Tes paroles recueillies et conservées par un esprit qui est lumineux tout en étant celui d'un païen ! Ta vie écrite par cette intelligence ouverte et limpide ! Nous n'avons plus d'écrivains ni de poètes. Tu es né trop tard, quand l'égoïsme et la corruption socioreligieuse ont éteint en nous la poésie et le génie. Ce que, sans te connaître, ont écrit de Toi nos sages et nos prophètes ne s'est pas rencontré dans la parole vivante de l'un de ceux qui te suivent. Tes préférés, tes fidèles sont, pour la plupart, des gens sans instruction. Et les autres... Non. Nous n'avons plus des Qoléhet pour transmettre aux foules les paroles de ta sagesse et ta figure. Nous ne les avons plus, car il manque l'esprit et la volonté, plus que la capacité de le faire. La partie la plus choisie humainement d'Israël, est sourde comme une trompette détériorée, et ne sait plus chanter les gloires et les merveilles de Dieu. Je crains que tout se perde ou soit altéré en partie par incapacité, en partie par mauvaise volonté..."

"Cela n'arrivera pas. L'Esprit du Seigneur, quand il sera établi à l'intérieur des cœurs, répétera mes paroles et en expliquera le sens. C'est l'Esprit de Dieu qui parle sur les lèvres du Christ. Puis... Puis, Il parlera directement aux esprits et Il rappellera mes paroles."

"Oh ! que ce soit bientôt ! Bientôt, parce que tes paroles sont si peu écoutées et encore moins comprises. Je pense qu'il sera violent comme le feu qui flambe, le rugissement de l'Esprit-Saint pour graver dans les esprits par la violence ce qu'ils n'ont pas voulu accueillir parce que c'était plein de douceur. Je pense que l'Esprit flamboyant brûlera de ses flammes les consciences tièdes et engourdies pour écrire sur elles tes paroles. Le monde devra t'aimer. Le Très-Haut le veut ! Mais quand sera-ce ?"

"Quand je me serai consumé dans le Sacrifice d'amour. Alors l'Amour viendra. Il sera comme la belle flamme qui s'élève de la Victime immolée, et cette flamme ne s'éteindra pas car le Sacrifice ne cessera pas. Une fois établi, il durera pendant tout le temps de la Terre."

"Mais alors... Tu devrais être réellement immolé pour que cela arrive ?"

"C'est cela." Jésus fait son geste habituel d'adhésion à son propre sort. Il étend les bras avec les mains tournées à l'extérieur et incline la tête. Puis il la relève pour sourire à Lazare affligé, et il dit : "Pourtant elle ne sera pas violente comme un rugissement la voix immatérielle de l'Esprit d'Amour, mais elle sera douce comme l'amour, qui est suave comme le vent de nisan et pourtant fort comme la mort. L'ineffable ministère de l'Amour ! Le complément, l'accomplissement de mon ministère. La perfection de mon ministère de Maître... Je ne crains pas, comme tu le crains, que rien se perd de ce que j'ai donné. Au contraire, je te dis en vérité, que des rayons de lumières seront jetés sur mes paroles et que vous en verrez l'esprit. Moi, je m'en vais sereinement parce que je confie ma doctrine à l'Esprit-Saint et mon esprit à mon Père."

Il baisse la tête en réfléchissant, et puis il pose le rouleau qui a été à l'origine de la conversation sur une espèce de haute crédence ou un coffre d'ébène, ou d'un autre bois de couleur foncée, tout marqueté d'ivoire jaune, que quatre serviteurs ont apporté de la pièce voisine et où Marthe range les nappes les plus précieuses. Il dit ensuite : "Lazare, viens dehors. J'ai besoin de te parler !"

"Tout de suite. Seigneur" et Lazare se lève du siège sur lequel il était assis et il suit Jésus dans le jardin où la lumière baisse, car la dernière clarté du jour est en train de mourir dans le ciel et faiblement encore le clair de lune commence de se manifester.